

À la frontière : Les jeunes et les changements climatiques



état de la population mondiale 2009

supplément jeunesse

À la frontière : Les jeunes et les changements climatiques



état de la population mondiale 2009
supplément jeunesse

Équipe de rédaction

Supplément Jeunesse de l'État de la population mondiale 2009

Martin Caparros (récits et photos), Dr. Laura Laski,
Victor Bernhardt

Assistance administrative

Malak Khatib-Maleh

Remerciements

Nous exprimons notre sincère gratitude aux nombreux collègues de l'UNFPA, dans les bureaux de pays et au Siège, ainsi qu'aux partenaires de l'UNFPA pour les apports fournis et les informations communiquées; nos remerciements vont en particulier aux bureaux de pays des Philippines, du Niger, du Maroc et du Nigéria, et aux bureaux des régions des États arabes et du Pacifique, pour leur assistance, leurs conseils et pour avoir facilité les interviews des jeunes dont la présente publication dresse le portrait.

Nous sommes particulièrement reconnaissants à Werner Haug, Prateek Awasthi, Sabrina Juran, Richard Kollodge, Ziad Mikati, Saskia Schellekens et au Dr. Daniel Schensul pour leurs apports et leur soutien, et en particulier à Marjorie, Mariama, Messias, Kilom, Mandisa, Youness et Fatima pour nous avoir conté l'histoire de leur vie.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE IV

INTRODUCTION V



Marjorie

AUX PHILIPPINES,
UNE PÊCHEUSE
DE COQUILLAGES
DANS LES EAUX
CHAUDES

1



Mariama

AU NIGER, UNE
FEMME MEMBRE
DE BANQUE
CÉRÉALIÈRE
OBTIENT D'ÊTRE
RESPECTÉE ET
ASSURE AUX SIENS
DE QUOI MANGER

7

A la frontiere : Les jeunes et les changements climatiques



Messias

EN AMAZONIE,
UN PRÉSIDENT DE
COMMUNAUTÉ
PIONNIER DE LA
PERMACULTURE

13



Kilom

AUX ILES
MARSHALL,
UN NOBLE
QUI NE QUITTE
PAS L'ÎLE

19



Mandisa

AUX ETATS-UNIS,
UNE
ORGANISATRICE
SERT LA LIBERTÉ
ET FAIT FACE
À UNE
CATASTROPHE

25



Youness

AU MAROC, UN
FOOTBALLEUR
S'ADAPTE À UNE
VIE NOUVELLE

31



Fatima

AU NIGÉRIA,
UNE MILITANTE
ET UNE
ORGANISATRICE
QUI REMPLACE
LE BOIS DE
FEU PAR UN
TÉLÉPHONE
MOBILE

37

CONCLUSION 42

NOTES 43

Nous présentons ici la quatrième édition du *Supplément Jeunesse du Rapport de l'UNFPA sur l'État de la population mondiale*. Le Supplément Jeunesse porte sur les changements climatiques et les jeunes, en étudiant cette question à travers l'impact que les changements climatiques auront, et à travers leur signification pour la vie, les moyens d'existence, la santé, les droits et le développement des jeunes. Le Supplément Jeunesse explore ces problèmes parce que les jeunes d'aujourd'hui seront en première ligne dans les décennies à venir, faisant face aux redoutables difficultés posées par les changements climatiques.

Comme le Supplément Jeunesse le montre, les jeunes affronteront les menaces et bénéficieront des perspectives que les changements climatiques apportent, qu'ils le choisissent ou y soient contraints, qu'ils le veuillent ou non. Certains des jeunes qui apparaissent dans le Supplément Jeunesse avaient commencé le passage de l'adolescence à l'âge adulte en s'intéressant à quelque chose de tout à fait différent, mais ils ont porté leur attention ailleurs après avoir reconnu l'importance des changements

climatiques et réalisé combien ils concernent leur propre vie et leur communauté.

Les jeunes du monde entier se dressent aujourd'hui et demandent que les changements climatiques fassent l'objet de l'attention voulue. Ils sont à la fois mécontents des scénarios qui en certains cas semblent inévitables et sûrs que leurs contributions feront une différence. Les jeunes présentés dans ce rapport font des récits qui nous permettent d'apercevoir quel impact les changements climatiques pourraient avoir sur les jeunes de milieux et de cultures différents, faisant ainsi mieux comprendre comment la vie des jeunes changera à mesure que les impacts prévus des changements climatiques se vérifieront.

Les changements climatiques ne sont pas un phénomène isolé; au contraire, ils affecteront les jeunes dans tous les aspects de leur vie. En de nombreux cas, l'impact des changements climatiques se fera le plus sentir dans les pays en développement et représente ainsi une menace pour le développement, car il risque d'entraver l'accès à l'eau, aux ressources vivrières, à l'assainissement et à la sécurité,

entre autres. En fait, si nous ne mettons pas en œuvre des réactions adéquates aux changements climatiques, la réalisation à long terme des objectifs du Millénaire pour le développement devient incertaine.

À l'heure où le monde compte plus de jeunes que jamais auparavant, à la veille d'événements qui affecteront leur vie entière, il est crucial de les doter des capacités voulues et de les faire intervenir dans la réaction aux changements climatiques. La pauvreté, la discrimination et la dynamique des relations entre les sexes influenceront sur la manière dont les jeunes rempliront cette tâche. À moins que les jeunes ne reçoivent une éducation et ne jouissent de la santé, y compris la santé reproductive, leur autonomisation, leur participation et leurs contributions ne seront pas possibles, ou du moins elles auront moins de succès.

Les changements climatiques :

“Le réchauffement du système climatique ne fait aucun doute, car il ressort désormais d’observations de la hausse mondiale moyenne des températures de l’atmosphère et de l’océan, de la fonte très générale des neiges et des glaces et de la hausse moyenne du niveau des mers”¹.

Notre climat change lentement mais sûrement. Sur tous les continents et dans la plupart des océans, on observe des changements dans les systèmes naturels. Ces observations portent, mais la liste n’est pas complète, sur les changements intervenus dans les systèmes biologiques de la mer et de l’eau douce, la venue plus rapide du printemps, la moindre épaisseur de la couche de glace, et le réchauffement des lacs et des rivières. Tous ces phénomènes représentent l’impact de l’évolution du climat, mais ils sont en même temps des signes avant-coureurs de ce qui pourrait arriver.

Les émissions de gaz à effet de serre sont le facteur le plus important, causé par l’homme, des changements climatiques. La technologie et l’industrialisation nous ont fourni des moyens révolutionnaires de créer de la richesse et d’amé-

liorer la santé, mais notre mode de vie, fondé sur des schémas de production et de consommation non viables à long terme, a aussi conduit à une augmentation des émissions de gaz à effet de serre de 70 % entre 1970 et 1994, l’augmentation la plus spectaculaire survenant durant les 10 dernières années de cette période. Si les émissions mondiales de gaz à effet de serre ne sont pas réduites au cours du XXI^e siècle, il est très probable que les effets des changements climatiques seront plus sévères en comparaison de ce qui a déjà été observé et de ce qui est prévu aujourd’hui. À long terme, il est probable que les changements climatiques dépasseront la capacité de les atténuer dont disposent les hommes et la nature si les émissions ne sont pas réduites².

Les jeunes à la frontière :

Dans le *Supplément Jeunesse de l’État de la population mondiale 2009*, nous rencontrons sept jeunes qui ont connu ou connaissent encore des situations marquées par des phénomènes dont la fréquence et la force augmenteront probablement quand les impacts des changements climatiques se généraliseront. Il s’agit

notamment d’inondations, de diminution de la production agricole et de problèmes d’assainissement. Certains diront que ces situations sont des signes avant-coureurs manifestes des changements climatiques, mais d’autres diront qu’il est impossible de tirer de telles conclusions. Ce qui est toutefois assez certain, c’est que les récits faits dans ces pages sont des exemples de ce que la vie apportera à des millions d’autres jeunes dans l’avenir si nous négligeons de prendre des mesures pour nous adapter aux changements climatiques et les atténuer, ainsi que pour réduire les émissions de carbone.

La pauvreté est indissolublement liée à la vulnérabilité aux changements climatiques, aussi bien que la capacité de s’y adapter et d’atténuer l’impact des situations d’urgence et des changements durables apportés aux conditions de vie. Les pauvres sont ceux qui ont le moins accès à l’eau, aux vivres, aux moyens d’existence, à l’infrastructure, à la santé, au logement et aux services. C’est pourquoi un accès moindre ou perturbé à tout cela, en d’autres termes la concrétisation des impacts des changements climatiques, aura une influence proportionnellement plus

INTRODUCTION

marquée sur la vie des pauvres. En outre, les régions où les impacts des changements climatiques seront les plus sévères selon les prévisions sont souvent celles qu'habitent les pauvres.

La vulnérabilité aux changements climatiques est aussi fonction du sexe et de l'âge. Les femmes représentent environ les deux tiers des pauvres dans le monde et environ 70 % des exploitants agricoles dans le monde, ce qui veut dire que les femmes affronteront le plus gros des redoutables difficultés en de nombreuses zones rurales³. Les jeunes âgés de 10 à 24 ans sont plus de 1,5 milliard dans le monde, dont 70 % vivent dans les pays en développement. Ainsi, les jeunes, et surtout les jeunes femmes, sont particulièrement vulnérables aux impacts prévus des changements climatiques.

Les jeunes d'aujourd'hui se trouvent à la frontière des changements climatiques. Les mesures prises aujourd'hui par les gouvernements, le secteur privé et la société civile détermineront le sort qui les attend et la mesure des moyens qui leur permettront d'y faire face. Beaucoup des jeunes d'aujourd'hui grandissent dans des parties du monde où

les impacts des changements climatiques frapperont le plus durement; il est nécessaire d'urgence de les doter des capacités voulues pour aborder les défis qui se posent à eux. Ce faisant, il faut considérer d'ensemble les vies des jeunes et leurs perspectives d'avenir.

Les changements climatiques coïncident avec l'actuelle tendance mondiale à l'urbanisation. À la date de 2008, les citadins sont à travers le monde plus nombreux que les ruraux, et beaucoup de ces citadins sont des jeunes⁴. C'est à la fois un défi et une chance, car les zones urbaines émettent des quantités plus importantes de gaz à effet de serre, mais offrent la possibilité d'organiser la gestion des déchets et les transports, entre autres choses, d'une manière qui nuit moins au climat⁵. Les jeunes des villes sont caractérisés par deux traits – ils ont reçu plus d'éducation que leurs parents, mais ils courent un plus grand risque de finir dans des taudis que les adultes⁶. Si l'on veut que les jeunes citadins soient en mesure d'exploiter le potentiel écologique des villes, il faut donc se préoccuper d'améliorer leurs moyens de subsistance.

On a évalué à 1,2 milliard le nombre de jeunes qui entreront dans la population active durant la prochaine décennie. En même temps, les jeunes représentent plus de 40 % des sans-emploi dans le monde⁷. Le manque d'emplois risque de conduire à vivre dans la pauvreté, et ainsi à être privés des chances d'acquérir les savoir-faire et moyens nécessaires pour se préparer aux effets des changements climatiques et s'y adapter. La capacité des jeunes à s'adapter sera de plus en plus diminuée si l'on ne répond pas adéquatement à leurs soucis de santé, y compris la santé reproductive. Le manque de perspectives et de capacités, s'ajoutant à l'exposition aux effets des changements climatiques, accroît la tentation de migrer et d'abandonner son lieu et son pays d'origine.

Si les jeunes sont en mesure de prendre des décisions quant au moment et à la manière de former une famille et s'ils ont les outils nécessaires pour se protéger du VIH et rester en bonne santé, et s'ils ont en même temps la possibilité d'avoir un logement, de gagner leur vie et d'accéder à des produits de première nécessité tels que l'eau salubre, ils ont une bonne chance de se

trouver mieux préparés à faire face aux impacts des changements climatiques. Les grossesses non désirées, les infections sexuellement transmissibles et le VIH seraient moins redoutables et risqueraient donc moins d'entraver la capacité des jeunes de s'adapter aux changements climatiques et de les atténuer. Inversement, si nous ne réussissons pas à répondre aux préoccupations des jeunes en matière de santé reproductive, nous risquons de rendre la tâche plus difficile.

De nouvelles technologies, de nouvelles solutions:

À cause des changements climatiques, les jeunes d'aujourd'hui ont besoin de faire les choses différemment des générations antérieures. En fait, alors que les générations se succédaient au cours de l'histoire, le progrès, le développement et l'avènement de nouveaux modes de vie qui accompagnent les changements n'ont jamais manqué de survenir. La différence consiste en ce que les effets des changements climatiques obligeront les jeunes générations d'aujourd'hui à mener une vie différente de celle de leurs

parents et grands-parents, avec une nouvelle série de facteurs en jeu, dont certains pourraient rendre leur vie extrêmement difficile. La création de nouvelles technologies et de nouvelles solutions ne résultera pas seulement de la nécessité d'accroître la richesse collective et d'améliorer la protection sociale. De nouvelles inventions et méthodes seront nécessaires pour diverses activités humaines, de l'agriculture aux transports, si les jeunes d'aujourd'hui veulent se trouver en mesure de continuer à les exercer.

Avec les impacts prévus des changements climatiques, de nombreux jeunes seront contraints de migrer mais, en même temps, la migration en tant que stratégie d'adaptation aux changements est attestée tout au long de l'histoire de l'humanité. Si certains changements, comme la migration, ne manqueront pas de se produire, la manière dont nous y réagissons en déterminera l'issue.

Dans un large éventail d'initiatives au cours des récentes décennies, on a cherché des moyens de vivre en émettant moins de gaz à effet de serre et en harmonisant mieux nos activités avec la planète Terre. Des progrès ont été réalisés

pratiquement sur tous les fronts. La prochaine étape doit être de mettre les inventions couronnées de succès à la portée d'un plus grand nombre, surtout des jeunes, tout en veillant à ce que les jeunes participent à l'application de ces inventions, pour qu'il puissent porter la torche aujourd'hui et demain.

Plusieurs des jeunes que nous rencontrons dans ce Supplément Jeunesse sont impliqués en de telles activités, offrant ainsi des exemples du fait que les jeunes, partout dans le monde, ont la ferme ambition de tenir leur rôle s'agissant de s'adapter aux changements climatiques et d'en atténuer l'impact. L'attachement des jeunes au bien-être du monde dans lequel ils vivent est un fait. Mais il faut qu'à ces ambitions réponde l'offre de chances d'accroître leurs capacités. Les jeunes ne doivent pas être limités au rôle de bénéficiaires des efforts d'adaptation et d'atténuation; nous devons leur donner la possibilité de jouer un rôle actif dans la définition et la mise en œuvre des réponses, pour que ces réponses aient une chance d'être durables.



Marjorie

AUX PHILIPPINES, UNE PECHEUSE DE COQUILLAGES DANS LES EAUX CHAUDES

La première chose qui l'a frappée, ce fut l'espace: sur l'île de Zaragoza, tout semblait énorme, il y avait tant de ciel et de lumière, tant d'arbres. Marjorie avait passé les cinq premières années de sa vie dans un taudis à Cebu City, capitale de l'île Cebu, au sud des Philippines. Là, elle avait vécu dans une pièce sombre dont l'unique fenêtre était une télévision. Son père était né là et sa mère y était arrivée quelques années plus tôt, quittant cette île où la vie semblait trop rétrécie. Mais la ville ne valait pas mieux: son père travaillait chaque fois qu'il le pouvait dans une fabrique de blocs de ciment creux et sa mère acceptait tous les emplois qui se présentaient – dans un magasin d'ameublement, dans un petit restaurant populaire –, mais il n'y avait jamais assez d'argent. La ville était trop coûteuse, parce qu'il fallait payer pour tout – l'eau, la nourriture, l'électricité, le loyer. Sur l'île, d'un autre côté, ils pouvaient construire une cabine, planter du maïs, du manioc, des bananiers et, surtout, pêcher du poisson: la mer offrait de quoi se nourrir.

En 1996, ils ont quitté Cebu City. Quelques mois plus tard, quand sa mère lui demandait si

elle voulait retourner à la ville, la seule question effrayait Marjorie qui répondait non, elle ne voulait y retourner à aucun prix. Elle aimait la vie sur l'île. Elle aimait courir toute la journée, jouer avec ses cousins et cousines; elle aimait même quand ils se moquaient d'elle parce qu'elle ne savait pas nager aussi bien qu'eux: ils avaient toujours joué dans ces eaux claires d'un bleu de cristal. Elle était encore plus contente quand, à marée basse, ils l'attendaient pour lui apprendre à nager et rire ensemble.

L'île de Zaragoza est séparée de la côte sud de Cebu par un kilomètre de mer et de corail. L'île est un morceau de terre pierreux qui couvre 1,7 kilomètre carré, avec des maisons de bois, une végétation clairsemée et de superbes bougainvilliers. Les 300 familles qui vivent sur l'île ont réussi à y mettre leur empreinte, plantant des jardins et élevant cochons et poulets. Mais la principale occupation a toujours été la pêche: sardines, danggit, thons, maquereaux, calmars et tant d'autres espèces que les hommes rapportaient chaque matin ou après-midi et que les femmes vendaient sur le marché de Badian, la ville située sur l'autre rive du bras de mer.

Sur l'île – où il est rare qu'une femme ait moins de six ou sept enfants –, les parents de Marjorie ont eu d'autres enfants. Marjorie a commencé l'école primaire et, comme tous les enfants, est allée bientôt pêcher avec son père. Son père et son grand-père jetaient le filet depuis ce que la population locale nomme bancas, des pirogues étroites avec un balancier de chaque côté. Puis son père plongeait afin d'effrayer le poisson et de le pousser vers le filet. À bord de la banca, Marjorie aidait à tirer le filet. Pour elle, c'était plus un jeu que du travail: pêcher était une affaire d'homme.

Mais les choses n'allaient plus aussi bien. Il y avait de plus en plus de pêcheurs qui se disputaient la prise. Et les plus âgés remarquaient que l'eau se réchauffait et que, du même coup, les algues dont les poissons se nourrissaient devenaient toutes sèches. En conséquence, moins de poissons trouvaient à se nourrir dans les eaux qui baignaient l'île. Les spécialistes disent que la hausse de la température de l'océan est l'un des effets les plus frappants des changements climatiques. Mais, avant même d'avoir entendu parler du réchauffement planétaire, les pêcheurs de

Zaragoza savaient qu'il se passait quelque chose de nouveau. Il devenait même plus difficile de joindre les deux bouts. Bien des familles ne pouvaient plus se permettre de faire trois repas par jour et certaines devaient demander à leurs enfants de venir à leur aide.

"Je n'aime pas ce que l'on appelle un travail de femme. J'aime le genre de formation donnée aux soldats et je sens que je peux faire aussi bien."

Un jour, quand j'avais 13 ans, ma mère m'a demandé si je pouvais commencer à pêcher plus sérieusement, comme si c'était un métier.

Quelle a été alors votre réaction?

J'étais contente, parce que j'avais remarqué que nous traversions un moment difficile, et je savais que je pouvais aider à prendre plus de poisson. Le problème s'est posé un an plus tard, quand ma mère m'a dit que la situation devenait pire et que je devais quitter l'école, de manière à pouvoir travailler davantage et à faire l'économie du coût de mes études.

L'école de Marjorie était une école publique, et les écoles publiques sont gratuites aux Philippines. Quand elle parle du coût de ses

études, elle a en tête les carnets, les crayons et le livre qu'à l'occasion ses cousins et cousines ne pouvaient pas lui prêter. Pendant deux ans, Marjorie et sa mère sont allées chaque jour pêcher dans une banca tandis que son père et son jeune frère allaient dans une autre. Pour prendre juste autant de poisson qu'avant, et peut-être moins, il fallait travailler plus dur.

Qui prenait plus de poisson, vous et votre mère ou eux?

Eux, parce qu'ils allaient dans des eaux plus profondes.

Pourquoi n'alliez-vous pas dans des eaux plus profondes?

Parce que le filet serait là-bas très lourd et cela convenait mieux aux hommes.

Au bout d'un certain temps, Marjorie était capable de prendre seule assez de poisson pour que sa mère reste à la maison et s'occupe des six autres enfants. Durant la journée, elle allait pêcher des coquillages: dans les périodes de relative prospérité, les habitants de l'île ne les pêchaient que pour leur propre consommation, mais les coquillages représentaient ces derniers temps une importante source de revenu. Marjorie pêche les coquillages tout comme ses

ancêtres l'ont fait pendant des siècles: la seule différence est qu'elle porte une minuscule paire de lunettes protectrices quand elle plonge dans les eaux côtières afin de rechercher ceux qui sont cachés dans le corail ou enterrés dans le sable. Elle a aussi une ficelle attachée à la taille, dont l'autre bout l'est à la proue de sa petite banca. Si elle travaille sans arrêt pendant cinq heures, plongeant et remontant sans cesse, elle peut dans le meilleur des cas gagner 50 pesos philippins, soit à peu près un dollar.

Avez-vous jamais peur dans l'eau?

Quelquefois oui. Quand l'eau n'est pas claire, je me demande s'il ne pourrait pas y avoir un requin ou une anguille.

Y a-t-il des requins là?

Oui.

Est-ce qu'ils tuent les humains?

Nous avons entendu bien des récits.

Mais tout ce temps passé dans l'eau ne pouvait faire oublier l'école à Marjorie. Ses cousins et cousines avaient déjà terminé leurs études et Marjorie pensait qu'elle ne pourrait jamais finir, qu'elle avait manqué son unique chance.

Je voulais vraiment y aller, parce qu'après avoir fini mes études je serais en mesure d'aider mes parents à envoyer mes autres frères et sœurs à l'école, dit Marjorie, essuyant quelques larmes qu'elle essaie de cacher.

L'année dernière, elle et sa mère ont eu une conversation sérieuse: Marjorie a promis que, si sa mère la laisse retourner à l'école, elle ne négligera pas son travail; en fait, elle travaillera un peu plus afin d'acquitter le prix des fournitures scolaires. Sa mère a accepté, et Marjorie a fini une année entière. Maintenant elle est sur le point de commencer son avant-dernière année d'école.

Je suis si émue à la pensée de finir mes années d'école. Normalement, j'aurais dû obtenir mon diplôme il y a deux ans et maintenant j'ai peur de ne pas réussir.

Marjorie travaille dur. Durant la saison de la pêche au menu poisson, elle sort en mer de nuit dans un bateau plus grand; le seul qui puisse porter les grands filets nécessaires à ce genre de prise. Là, Marjorie est une employée qui reçoit une part de l'argent – et qui travaille, bien sûr, au même rythme que les autres. Mais ces dernières années il est devenu plus difficile d'attraper ces poissons: ils venaient toujours en été, quand le temps était sec et chaud, mais maintenant il



pleut même en été et le menu poisson fuit au large: un autre effet des changements climatiques, dit Isyang, tante de Marjorie et capitaine du bateau. Ce n'est pas le seul: avant, les habitants de l'île plantaient du maïs durant la saison humide; maintenant, puisqu'ils ne savent jamais quand la saison humide viendra, ils le plantent quand il a plu deux ou trois jours de suite. Mais ils ne peuvent jamais être sûrs de rien: souvent, les pluies s'arrêtent et les semences meurent. Ils ne sont plus en mesure de tirer du sel de la mer, ce qui était une autre de leurs ressources; le sel est ruiné s'il devient humide durant le processus d'assèchement. Le revenu des habitants de l'île a donc été entamé de tous côtés.

Ainsi, à la recherche de poisson ou de coquillages, Marjorie prend la mer souvent seule dans sa banca. Et chaque matin, à sept heures, elle part pour l'école secondaire de Badian. Si elle

a pêché toute la nuit, il ne lui reste plus de temps que pour s'arrêter à la maison et chercher ses affaires. Ces jours-là, elle prépare tout à l'avance afin de gagner du temps. D'autres fois, elle rentre plus tôt, vers une heure du matin, et dort un moment. Marjorie essaie de s'organiser pour tirer pleinement parti de son temps, mais il y a des choses sur lesquelles elle n'a pas de contrôle: comme le jour, il y a quelques mois, où sa banca a chaviré sous des vents forts qui ont finalement amené un typhon. Marjorie a eu très peur mais elle a réussi à nager jusqu'à la côte; puis elle est allée à la maison changer de vêtements et a ramé jusqu'à l'école. Marjorie tient réellement à obtenir son diplôme.

Si je ne l'obtiens pas, tout le monde pensera que je ne sais rien et je ne pourrai pas travailler à la ville.

Ainsi vous voulez aller à la ville? Votre mère y est allée et elle en est revenue.

Oui, c'est pourquoi je dois étudier. Et je veux y aller parce que je veux y travailler. S'il y avait autant de poisson qu'avant ici, sur l'île, je resterais parce que la vie y était agréable. Mais maintenant, avec les changements climatiques, il est impossible d'y avoir de quoi vivre.

Quel genre de travail vous voyez-vous faire?

Je veux être soldat.

Marjorie dit que dès son enfance, elle a aimé l'indépendance dont jouissent les garçons et elle veut faire que son rêve devienne réalité.

Je n'aime pas ce que l'on appelle un travail de femme. J'aime le genre de formation donnée aux soldats et je sens que je peux faire aussi bien.

Les soldats sont formés à tuer, et quelquefois ils tuent. Si vous étiez un soldat et que vous ayez à tuer quelqu'un, que feriez-vous?

Marjorie a un rire discret et timide. Marjorie essaie toujours de n'ennuyer personne, de ne pas attirer l'attention sur elle-même:

Oui, je serais heureuse si je pouvais tirer avant que l'autre ne tire.

Vous n'éprouveriez aucun regret?

Non, je n'en éprouverais pas, parce que je sais que si je ne le faisais pas, mes camarades seraient tués par cette personne.

Marjorie dit que, pour le moment, elle ne veut pas avoir un ami. Elle ne peut s'imaginer avec autour d'elle autant d'enfants que les femmes de l'île. Un homme de petite taille et père de 12 enfants, Rogelio, le président de la coopérative de Zaragoza, dit qu'avoir tellement d'enfants, c'est répondre au commandement des ancêtres et qu'il faut le respecter. Sinon, ajoute-t-il, les ancêtres se fâcheront. Ysiang répond que les ancêtres ne savent pas du tout combien la vie est dure aujourd'hui: c'étaient là les idées d'un autre temps, ajoute-t-elle. Marjorie écoute de loin et sourit. Elle aime mieux étudier, nager et pêcher avec les enfants de l'île que sortir avec ses camarades de classe, "qui passent tout leur temps à envoyer des messages et à danser, et je n'aime pas cela". Sauf quand il s'agit du cube: récemment le cube de Rubik a fait fureur aux Philippines et même l'école secondaire de Badian a organisé un concours. Marjorie n'avait pas les 500 pesos – 10 dollars – pour acheter le cube, si bien qu'elle a dû se contenter d'une

médiocre imitation qu'elle pouvait s'offrir. Ce cube était si raide qu'on avait peine à le faire tourner; Marjorie a tout essayé pour l'assouplir, y compris de l'huile et du shampoing, mais sans succès. Elle a donc commencé à aller à l'école un peu plus tôt pour emprunter un vrai cube à une fille riche de sa classe qui en avait un. Puis le jour du concours est arrivé.

Ce fut un jour mémorable pour moi: j'ai gagné. Personne ne s'attendait à me voir gagner; je ne m'attendais pas à gagner. J'ai gagné 5 pesos, et j'étais si contente! J'ai gardé l'argent pour acheter quelque chose dont j'aurais besoin ou envie.

Ce soir-là, Marjorie a pensé que peut-être un jour elle pourrait finir ses études, peut-être même préparer un diplôme après l'école et réaliser son rêve de devenir un soldat, ou bien devenir une enseignante comme sa mère veut qu'elle le soit, et aller à la ville. Elle dit que l'île, sa famille, la mer, le vaste espace lui manqueront. Et que s'il y avait seulement assez de poisson, elle resterait. Mais tout le monde dit que les choses ne vont pas s'améliorer – en fait, elles ne peuvent qu'empirer, dit-elle. Et que peut faire une petite personne comme moi, demande-t-elle, en présence d'un phénomène si grand?

LA PÊCHE ET L'AQUACULTURE: TRAVAILLER DANS L'EAU

Les changements climatiques commencent déjà à affecter et altérer les réseaux trophiques marins et d'eau douce dans le monde entier. Les impacts à long terme des changements climatiques sur la pêche et l'aquaculture sont encore imprévisibles, mais nous pouvons nous attendre à voir se produire des changements dans la productivité au sein des écosystèmes. Il y aura probablement moins de poisson dans les eaux chaudes, et plus de poisson dans les eaux froides. L'industrie de la pêche elle-même contribue dans une mesure faible, mais néanmoins appréciable, aux changements climatiques; le ratio moyen combustible/émissions de dioxyde de carbone (CO₂) pour les pêches de capture a été évalué à environ 3 térogrammes de CO₂ par million de tonnes de combustible utilisé¹.

Les pauvres ont généralement moins les moyens de s'adapter à la baisse prévue de la productivité des écosystèmes. Pour les pêcheurs des régions pauvres, qui sont celles où se produiront la plupart des changements négatifs de productivité, les conditions de vie deviendront plus difficiles à mesure qu'il y aura moins de poisson. En fonction des effets attendus des changements climatiques, il faudra pêcher par des temps plus extrêmes, plus loin de la terre et y investir davantage de ressources humaines. Il faudra plus d'heures de travail et de combustible pour faire les prises nécessaires.

Dans les zones où la pêche constitue une part substantielle de l'économie, les changements climatiques affecteront un grand nombre de personnes. Dans la zone du Bas Mékong, par exemple, les deux tiers de la population, soit 60 millions de personnes, travaillent d'une manière ou de l'autre dans les pêcheries ou dans des secteurs liés aux pêcheries. Leur travail et leurs conditions de vie sur les rives du Mékong

changeront à mesure que le Mékong changera comme on le prévoit, sous l'effet de l'altération des régimes de précipitations, de la fonte des neiges et de la hausse du niveau des mers. S'il est difficile de proposer des évaluations précises de ce qui arrivera, une hausse du niveau des mers de 20 centimètres conduirait, selon les modèles, à des changements radicaux dans les espèces de poissons qui habitent le delta du Bas Mékong².

Tandis que les changements intervenus dans les espèces n'entraîneront pas nécessairement une diminution du volume des prises, un recul de la biodiversité risque d'avoir des incidences sur la santé des humains. La recherche donne à penser que les maladies tropicales dangereuses pour les humains sont détournées en partie grâce à la diversité des espèces dans les pays tropicaux. Une diminution de la biodiversité signifie donc que les maladies tropicales risqueraient de se répandre. Beaucoup soutiennent que ces maladies sont responsables pour une part immense des problèmes économiques propres aux pays tropicaux³. L'une de ces maladies est l'ankylostomiase, maladie tropicale négligée, mais qui cause l'anémie infantile et maternelle susceptible de conduire à diverses invalidités⁴.

Comme le montre l'histoire de Marjorie, dans les pays en développement des filles encore jeunes participent souvent aux travaux agricoles et travaillent pour soutenir leurs familles, par exemple allant chercher du bois de feu et de l'eau au lieu de rester à l'école. Les familles qui travaillent dans le secteur non structuré de l'agriculture sont souvent contraintes de retirer leurs enfants de l'école pour les faire travailler. Mais il importe de noter que dans les pays en développement, la contribution des enfants est souvent insignifiante dans les efforts faits pour arracher la

famille à la pauvreté, car les enfants manquent de la formation et de l'expérience indispensables. En outre, les enfants sont plus vulnérables que les travailleurs agricoles. L'agriculture est l'un des trois secteurs les plus dangereux où travailler, si l'on considère le nombre de décès et accidents causés par le travail, ainsi que les maladies et la mauvaise santé liées à l'exercice d'une profession⁵. Dans l'Asie du Sud-Est, bien des familles pauvres comptent largement sur l'aquaculture à petite échelle pour subsister et, alors que les effets des changements climatiques commencent à se manifester, elles voient apparaître de nouvelles menaces à leur position déjà fragile.

Parce que les femmes et les jeunes représentent une large proportion des pêcheurs, il est crucial en présence des changements climatiques de veiller à ce que la pêche artisanale survive en mettant femmes et jeunes mieux à même d'exercer leur activité. En même temps, il faut absolument prendre des initiatives permettant aux enfants et aux jeunes, surtout aux adolescentes, des familles de pêcheurs de poursuivre leur scolarité. Les adolescentes qui n'ont pas reçu d'éducation, ou une éducation seulement primaire, affrontent des risques plus sérieux de commencer une grossesse non désirée et/ou dangereuse, comme de ne pas avoir de moyens de subsistance durables ni d'occasions d'accéder à l'autonomie⁶.



Mariama

AU NIGER, UNE FEMME MEMBRE DE BANQUE CÉRÉALIÈRE OBTIENT LE RESPECT DE TOUS ET ASSURE AUX SIENS DE QUOI MANGER

Mariama a un mari, trois enfants, des douzaines de parents, une hutte en adobe avec un toit de paille, quelques poules, cinq vêtements, quelques écharpes de couleur, un mortier, une houe, une douzaine d'assiettes et de tasses, quelques cuillères, quatre pots, plusieurs jerricans, quatre ampoules électriques, trois bracelets et un charmant collier. Mariama sait qu'elle est née en 1983 mais elle ignore la date exacte – et il ne lui est jamais venu à l'esprit qu'elle devrait la connaître.

Le Niger est l'une des plus pauvres nations du monde, un très vaste pays principalement désertique; le taux de natalité de ses 15 millions d'habitants – dont 83 % sont des agriculteurs – compte parmi les plus élevés de la planète: 7,7 enfants par femme. Mariama est née à Dokimana, une ville sans électricité ni eau courante à une soixantaine de kilomètres de Niamey, la capitale; son père y exploitait deux ou trois hectares de terrain. Mariama est la cinquième de sept enfants, si bien qu'elle avait toujours quelqu'un avec qui jouer autour de la maison ou près de la rivière. À six ans, elle a commencé à aider aux travaux domestiques: elle

aidait sa mère à faire la cuisine, nettoyer, apporter l'eau du puits et le bois de feu du maquis. Elle aidait aussi sa mère dans les champs: les femmes cultivent souvent par elles-mêmes du gombo, condiment local très répandu.

Ses parents ne l'ont jamais envoyée à l'école. Ses frères y sont allés, elle non, et maintenant elle le regrette: elle croit que si elle y était allée, elle aurait eu davantage de perspectives d'avenir, comme certaines de ses voisines qui sont devenues enseignantes, gagnent un traitement et ne passent pas leur vie à moudre le millet. Quand elle a eu 10 ans, sa mère et sa grand-mère ont commencé à lui enseigner le Coran: Mariama a appris à reconnaître les lettres et, après un certain temps, elle était capable de s'en souvenir et de reproduire des sons qui, ensemble, formaient des phrases en arabe qu'elle-même, bien sûr, ne comprenait pas. C'était comme chanter une chanson dont les paroles, lui avait-on dit, étaient en fait la parole de Dieu. Ensuite, chaque soir à l'école coranique de la ville, à la lumière de lampes à huile, le marabout lui expliquerait ce que signifiaient les mots qu'elle se bornait à répéter.

Durant votre adolescence qu'est-ce que vous aviez le plus de plaisir à faire?

Ce que j'aimais le mieux, c'était de me remplir le ventre, de bien m'habiller et de lire le Coran.

Il y a 10 ans, quand Mariama avait 16 ans, un homme de Dalweye, à 30 kilomètres de distance, est venu à Dokimana; il s'appelait Aboubakar. Il avait 25 ans et quelques parents dans la ville; comme on s'en est aperçu ensuite, il cherchait une épouse. Un jour, l'homme s'est approché de Mariama, l'a regardée droit dans les yeux et lui a dit qu'il l'aimait. Puis il est retourné dans sa propre ville dire à ses parents qu'il avait trouvé son épouse.

Ici nous ne passons pas tellement de temps à converser, à nous rencontrer seuls, à des choses comme ça. Si un garçon veut épouser une fille et si la fille accepte, ils se marient aussitôt que le mariage peut être préparé.

Dalweye est une ville très pauvre, une centaine de constructions en adobe éparpillées sur

un sol tout sec. Mariama avait peur: elle n'était plus sous le contrôle de son père, mais sous celui de son mari, et elle allait passer le reste de sa vie avec un homme qu'elle connaissait à peine dans un lieu qui n'était pas le sien propre.

N'étiez-vous pas heureuse d'être mariée?

Non, ou bien peut-être, oui... je savais que je pouvais avoir confiance en mon mari, il n'était pas un étranger pour ma famille. Mais l'homme est toujours plus fort que la femme et vous ne savez jamais ce qui arrivera.

“Je me vois aussi sous un jour différent, parce que je sais que j'apporte une contribution au ménage.”

Mariama est devenue une épouse: elle nettoyait la maison, pilait le grain, lavait, faisait la cuisine et allait dans les champs porter à son mari une assiette de millet pour le déjeuner. Un an plus tard, elle a eu son premier enfant; la petite fille est née au domicile grâce aux bons soins de la sage-femme locale. Mariama avait une vie normale pleine de dur travail; sa vie aurait pu être calme sans la menace constante de ne pas avoir assez à manger.

La famille de Mariama – et la plupart des agriculteurs nigériens – mangent trois fois par

jour s'ils le peuvent: à l'aube, une boulette de millet pilé pendant des heures dans un mortier en bois, puis mélangé à un peu de lait ou d'eau; à midi, le même plat de millet ou une soupe qui se compose d'eau chaude avec de la farine de millet. Le dîner, à la tombée de la nuit, vient le repas le plus élaboré: il se compose de pâte de millet ou de maïs avec une sauce faite avec des feuilles de baobab, du gombo ou tout autre produit disponible. Deux ou trois fois par mois, ils mangent aussi du poisson ou un peu de poulet. Et, les jours de fête ou en des occasions spéciales, Mariama prépare du riz blanc avec une sauce à base d'oseille, de courgette, de tomate et de cacahuète.

Mais quelquefois nous n'avons pas beaucoup de nourriture et nous ne pouvons manger que deux fois, ou même une fois par jour. Ou nous n'avons rien du tout.

Le moment le plus difficile de l'année est la soudure. En juin, quand les pluies commencent, les paysans plantent du millet et du maïs qu'ils récolteront en octobre; les mois où la récolte précédente s'épuise et où la prochaine n'est pas encore disponible – surtout août et septembre – sont la saison de la faim. Mariama a toujours connu les privations, mais la situation s'aggrave d'année en année.

Avant, un champ moyen, c'est-à-dire trois ou quatre hectares, pouvait produire jusqu'à 300 tas de millet. Maintenant, s'il en produit 150, c'est beaucoup. Et, avant, chaque tas produisait sept ou huit tias, et maintenant il n'en produit jamais plus de trois.

L'unité de mesure la plus commune au Niger, le tia, est un bol qui contient 2 kilos et demi de grain. Et Mariama ajoute que le grain ne mûrit pas parce que le sol est épuisé, l'engrais très coûteux et qu'il n'y a pas de charrette pour l'apporter. Et il reste peu d'arbres parce qu'ils ont été abattus pour le bois de feu ou la construction de maisons et la fabrication d'ustensiles – “si vous n'avez pas de bois, vous ne pouvez rien faire ici” – et, puisqu'il n'y a pas de végétation, il y a moins d'eau. Mais le pire est qu'il pleut maintenant beaucoup moins qu'avant, dit-elle, de moins en moins. Sans les nommer – elle ne connaît pas l'expression –, Mariama parle des changements climatiques.

En 1999, quand elle est arrivée à Dalweye, Mariama a découvert que certaines femmes avaient commencé un groupe d'entraide. Dans la ville de Mariama, il n'existait rien de tel et d'abord, en nouvelle venue timide, elle n'a pas osé leur demander de l'y admettre. Mais elle a suivi leurs activités. Le premier groupe de femmes de Dalweye s'est formé en 1997 à la suite d'une initiative de *Care International*. Il se composait

de 40 femmes qui se sont rassemblées, ont parlé de leurs problèmes et ont essayé de verser chaque semaine 100 francs CFA – environ 20 cents des États-Unis – pour constituer un fonds qui leur offrirait des prêts de 5 000 à 10 000 francs CFA afin de les aider à mettre sur pied une petite entreprise vendant des beignets, du couscous ou du lait. Le groupe les a aidées à se tirer d'affaire, mais elles ont un jour entendu parler des banques de céréales et ont voulu en former une.

Les banques de céréales sont l'un des moyens les plus efficaces de lutter contre la menace de la faim qui suit les sécheresses au Niger. Il y a déjà 2 000 banques de céréales dans le pays. Leur mécanisme est simple: un groupe de femmes actives dans leur village s'engagent à construire un entrepôt et elles reçoivent du Programme alimentaire mondial – par l'entremise de différentes ONG – un capital d'amorçage sous la forme, généralement, d'une centaine de sacs de millet, de maïs et de riz de 100 kilos chacun.

La banque vend et/ou prête de petites quantités de grain à la communauté à deux moments clefs de l'année: au mois de juin, quand les premières pluies avertissent qu'il est temps de planter, et à la soudure. Les femmes, qui se partagent en commissions, gèrent la banque, bien que toutes les principales décisions soient prises en assemblée générale. Pour assurer son avenir à long terme, la banque "capitalise" chaque année

et achète davantage de grain pour l'année suivante. Par l'intermédiaire de la banque, les femmes peuvent obtenir du grain dans leur lieu de résidence, au lieu de devoir parcourir à pied des dizaines de kilomètres jusqu'au marché le plus proche. En outre, la banque régularise les cours, car ses propres cours sont toujours inférieurs à ceux du marché. Mais, avant tout, la banque est une ressource qui réduit la menace de souffrir de la faim et qui vaut aux femmes d'être respectées dans leurs communautés et leurs foyers.

Maintenant mon mari me voit d'un œil différent. Il sait que sans la banque nous n'aurions quelquefois rien à manger, et c'est nous les femmes qui sommes la banque. Je me vois aussi sous un jour différent, parce que je sais que j'apporte une contribution au ménage.

En 2002, les femmes de Dalweye ont groupé toutes leurs ressources pour construire l'entrepôt. Elles disent avec fierté qu'elles y sont parvenues par leurs propres moyens.

Non, nous les hommes avons apporté notre aide, dit un représentant du chef de village.



Vous avez fait une partie du travail, mais c'est nous les femmes qui avons fourni l'argent.

Au milieu des rires, le débat se poursuit à l'assemblée des femmes de Dalweye. Elles se sont réunies ce matin à l'hirara – "l'endroit où parler" en langue Djerma – sous le manguier pour débattre des chiffres de l'année dernière. La présidente montre les livres de comptes: elles ont 821 930 francs CFA en liquide et 153 sacs de grain de 100 kilos. Mariama est assise parmi les autres femmes. Elle a rejoint le groupe il y a sept ans, alors que l'entrepôt était en cours de construction, et maintenant elle participe à toutes ses activités: discussions, débats, classes de formation et cours d'alphabétisation. Quand la soudure arrive, Mariama achète souvent du grain: voici quelques années, les femmes de Dalweye ont décidé de ne plus prêter de

céréales parce qu'il leur faut souvent trop de temps pour en obtenir la restitution et cela a créé des problèmes.

En 2005, l'électricité est arrivée à Dalweye. Avant, la nuit était lugubre et silencieuse dans la ville; maintenant, il n'est plus nécessaire d'aller se coucher à la tombée de la nuit. Et le moulin fonctionne mieux, et quelques personnes ont même un frigidaire pour y rafraîchir de l'eau et la vendre. Mariama n'utilise l'électricité que pour éclairer sa maison avec de rares ampoules: c'est la seule chose chez elle qui consomme de l'électricité.

Cette année, Mariama a eu son premier fils, dont la naissance a été pour elle un grand soulagement. Un garçon peut aider son père dans les champs et, quand il se marie, il ne s'en va pas mais introduit sa femme au foyer; la mère du garçon peut enfin se reposer tandis que sa belle-fille se charge des travaux ménagers. Un fils, c'est un futur travailleur et la promesse de pouvoir se retirer. Mariama savait que les femmes qui n'ont pas d'enfants de sexe masculin peuvent encourir le mépris de leur mari. En fait, s'ils le peuvent, ces maris prennent une seconde femme, parce qu'ils ne croient jamais que ce pourrait être leur faute s'ils n'ont pas de garçons.

La vie de Mariama varie peu d'un jour à l'autre. Elle se lève chaque matin avec le soleil, va au puits pour en rapporter de l'eau, prépare le petit déjeuner, envoie ses enfants à l'école,

balaie la maison, broie le millet, parle au groupe familial, cuit le millet du repas de midi, le porte à son mari, prend soin de sa parcelle plantée de gombo, lave les vêtements, surveille les enfants, prépare le dîner et va se coucher. Elle vend quelquefois du couscous à la porte de l'école.

Y a-t-il jamais un jour où vous ne travaillez pas?

Non, pourquoi?

Ce n'est qu'une question.

Non. Seulement si je suis malade. Mais si je ne le suis pas, je travaille absolument tous les jours.

Est-ce que vous aimeriez ne pas travailler un seul jour?

Oui, j'aimerais. Mais je sais que cela n'arrivera jamais. Peut-être quand mes enfants auront grandi, mais pas avant.

Mariama pense que si ses enfants apprennent à lire et à écrire, même à parler un peu de français, peut-être quand ils auront grandi ils exerceront un métier et, peut-être, ils seront même en mesure de subvenir à ses besoins.

Avez-vous jamais été à Niamey?

Oui, j'y suis allée pour voir des parents. Je m'y plais beaucoup. La nourriture est bonne et l'on voit que les gens sont bien nourris. Ils sont plaisants à voir et propres, leur peau brille et ils portent de jolis vêtements. Les pauvres de la ville sont mieux lotis que les riches ici.

Aimeriez-vous y vivre?

Oui, bien sûr.

Pourquoi ne pas essayer?

Parce que nous n'avons pas assez d'argent pour vivre là. Il faut avoir beaucoup d'argent parce que vous devez payer pour tout: le bois, l'eau, la nourriture, tout se vend.

Et si un jour un magicien arrivait et vous disait que vous pourriez être la personne que vous souhaitez et faire ce que vous voulez, que choisiriez-vous?

Ce que je veux, c'est avoir assez d'argent pour acheter quelques vaches et les engraisser, pour planter des épices et les vendre au marché, pour avoir un frigidaire où rafraîchir l'eau et la vendre, pour commencer vraiment un commerce. C'est ce que je choisirais de faire. Pour savoir que je n'aurai plus jamais faim.

LA SÉCHERESSE ET LA DÉSERTIFICATION

CULTIVER UNE TERRE PLUS CHAUDE

Dans le siècle qui commence, les régions du monde qui endurent régulièrement des sécheresses et des vagues de chaleur risquent de connaître plus fréquemment des conditions météorologiques extrêmes en raison des changements climatiques. En outre, sur la base d'événements récemment observés¹, on estime que les pays aussi bien développés qu'en développement seront plus exposés aux sécheresses qu'on ne le croyait d'abord.

Comme l'histoire de Mariama nous le montre, de nombreuses femmes assument de bonne heure des responsabilités d'agricultrice. Mais son histoire montre aussi qu'il y a des moyens de garantir la disponibilité de semences et de vivres tout en faisant accéder à l'autonomie les femmes, notamment les jeunes femmes. C'est là un point important, car les experts avancent que la gestion des terres sèches ne réussira que si hommes et femmes participent pleinement et à égalité aux travaux agricoles².

Des terres en voie d'assèchement affectent les populations urbaines aussi bien que rurales, l'impact du phénomène étant plus difficile à atténuer pour les pauvres et tous ceux qui vivent sur des terres sèches. L'agriculture souffrira non seulement du fait de rendements plus faibles, parce que le sol s'appauvrit, que l'eau manque et que les récoltes en pâtissent, mais aussi de menaces comme la mortalité accrue du bétail et la fréquence accrue des feux de friches. Les villes souffriront du manque d'accès à l'eau et de la pollution de l'eau, qui sont à la source de problèmes d'assainissement aussi bien que de la difficulté de couvrir les besoins en eau de l'industrie et de la construction. Les citadins peuvent s'attendre à des sécheresses et vagues de chaleur de plus longue durée, car les villes sont plus chaudes que les zones rurales avoisinantes. Le risque de diffusion

des maladies hydriques et d'origine alimentaire augmente³.

Les sécheresses et les vagues de chaleur plus fréquentes et plus fortes nuiront tant aux humains qu'à l'économie. Bien que les sécheresses actuelles ne soient pas toutes liées aux changements climatiques, l'analyse de leurs effets fait sentir pourquoi il est capital d'atténuer les dommages causés par les sécheresses. En Afrique de l'Ouest, de longues sécheresses ont obligé certaines populations nomades à se fixer, transformant ainsi de manière radicale des modes de vie séculaires et obligeant ces groupes à apprendre de nouvelles méthodes de culture et de soins au bétail. Si un tel changement est peut-être inévitable, des initiatives tendant à renforcer les capacités des anciennes populations nomades doivent absolument être prises et tenir compte de ce que le changement peut signifier sur le plan culturel.

Des sécheresses et vagues de chaleur plus fréquentes et plus fortes risquent aussi d'avoir un immense impact sur la biodiversité et la désertification. La désertification, c'est-à-dire la dégradation des sols en zone aride, semi-aride et subhumide sèche (non pas l'extension des déserts existants), survient quand un certain nombre de facteurs se combinent. L'un est la disparition de la couverture forestière et végétale (qui sert de combustible ou fait place à l'agriculture, à de nouvelles constructions et à l'extension des zones urbaines), car il n'y a plus rien pour empêcher l'effritement du sol. Un autre est l'érosion de la couche de surface par le pâturage. Un troisième est la surexploitation du sol par la culture⁴.

Tous ces facteurs sont en relation avec la pauvreté et l'incapacité à cultiver la terre de manière écologiquement viable. Environ 90 % des populations établies sur des terres sèches vivent dans les pays en développement. L'érosion éolienne et hydrique accélère le processus,

réduisant le sol à un mélange de sable et de poussière. Les sécheresses et les vagues de chaleur vont dans le même sens. Actuellement, non moins de 40 % des sols terrestres sont menacés par la désertification⁵.

La désertification ne se limite pas à créer de graves difficultés sous la forme de pénuries alimentaires, de tempêtes de sable ou de perturbation des débits hydriques; elle est aussi porteuse de sérieuses menaces en matière de sécurité. La désertification risque de déclencher une crise dans les régions caractérisées par les pénuries alimentaires, les désordres politiques et civils, la migration et la guerre⁶. Elle comporte aussi une dimension qui concerne l'égalité des sexes. Traditionnellement, le travail agricole sur les terres sèches est nettement divisé entre les deux sexes, les femmes assumant largement la responsabilité de réunir et préparer les aliments. Ainsi, la condition et les moyens d'existence des femmes sont en danger quand les sécheresses et la désertification menacent l'accès aux aliments. La condition socioéconomique des femmes est donc une composante à inclure dans toute activité visant à atténuer les effets de la sécheresse et de la désertification et à s'y adapter⁷. En outre, il est essentiel que les femmes comme les hommes participent aux initiatives susceptibles de changer la dynamique du pouvoir, si l'on veut que les changements soient acceptés par la communauté dans son ensemble et perdurent. Les expériences de Mariama constituent un important exemple.

Le mot "sécheresse" peut se référer à la sécheresse météorologique (précipitations très inférieures à la moyenne), à la sécheresse hydrologique (faible débit des rivières et bas niveau des rivières, des lacs et des nappes d'eau souterraine), à la sécheresse agricole (faible teneur en eau du sol), ou à la sécheresse environnementale (combinaison des différents types de sécheresse ci-dessus). L'impact d'une sécheresse dépend du comportement humain: par exemple, mode d'utilisation du sol, mode d'exploitation des ressources en eau, et chiffre de la population vivant d'une certaine quantité de ressources en eau⁸.



Messias

DANS L'AMAZONIE, UN PRÉSIDENT
DE COMMUNAUTÉ PIONNER DE LA PERMACULTURE

Tout a commencé par une plaisanterie: “Ce gamin parle tellement qu’il devrait être président; oui, il ne s’arrête pas, il est comme un poisson hors de l’eau”, disaient les personnes âgées. Mais, une plaisanterie suivant l’autre, elles ont commencé à le prendre au sérieux. Quelque mois plus tard, Messias, alors âgé de 12 ans, cinquième enfant de Maria et Raimundo, a été élu président de la communauté de Sant’Antonio, sur l’île d’Urubú, dans le district de Boa Vista do Ramos, État d’Amazonas, Brésil.

L’Amazonie est la plus vaste réserve verte de la planète: cinq millions et demi de kilomètres carrés – divisés entre le Brésil, la Bolivie, le Pérou, l’Équateur, la Colombie, le Venezuela et le Guyana – qui abritent une grande partie de la biodiversité du monde et réabsorbent d’immenses volumes de CO₂, réduisant l’effet de serre. L’Amazonie a aussi une grande influence sur le climat du continent entier. Mais, au cours des 40 dernières années, une déforestation toujours plus rapide afin de planter du soja et d’élever du bétail a dévasté plus de 500 000 kilomètres carrés de forêts.

Messias est né le 5 décembre 1984 – “ou était-ce 83? à la vérité, je ne m’en souviens pas” – dans une hutte au toit de paille voisine du fleuve; son père travaillait pour un propriétaire terrien du lieu. Dans un monde où les colons arrivés de fraîche date formaient la majorité de la population, les parents de Messias étaient nés dans l’Amazonie et enfants d’Amazoniens, les Caboclos sans terre. Messias a grandi en voyant ses frères et sœurs s’en aller: il n’y avait pas assez d’argent et, un par un, les enfants plus âgés ont dû partir pour gagner leur vie. Ils travaillaient comme marins sur le fleuve et envoyaient toujours un peu d’argent à la maison. Messias était comme un enfant unique; son père analphabète le prenait avec lui quand il allait travailler la terre, il lui disait toujours qu’il ne devrait pas être à la merci des patrons et des marchands: pour être libre, il devait être en mesure de produire ses propres aliments. Certaines nuits, ils allaient dans les bois chasser du gibier, le tatou géant, le paca et le tapir – alors encore très nombreux – et son père enseignait à Messias tout ce qu’il savait des plantes et des animaux. Ou bien ils allaient pêcher avec un arc et une

flèche – “mais oui, comme les Indiens” – avec un filet, avec des harpons. Au moment où Messias a commencé d’aller à l’école, il en savait long sur le fleuve, la jungle et les cultures.

Urubú constitue une zone isolée et fermée à laquelle on ne peut accéder par terre; et peu de bateaux y vont. Il n’y avait pas d’électricité et le rythme de la vie quotidienne était – et il est encore – réglé par le soleil. Messias avait six ou sept ans quand, pour la première fois, ses parents l’ont emmené dans une ville pour y voir un médecin. Ce fut une expérience stupéfiante: il n’avait jamais vu auparavant une route pavée, une voiture, une maison à deux étages, l’éclairage public, des marchés remplis d’objets, de fruits et de légumes.

Vers ce moment, Messias a aussi rencontré cette étrange chose que ses voisins les plus riches avaient rapportée de bien loin: un poste de télévision. Remplis d’admiration, les habitants du lieu se réunissaient en face de l’écran pour assister à des matchs de football. Chacun payait 50 cents pour le diesel du groupe électrogène; ceux qui n’avaient pas d’argent pouvaient aussi regarder à travers la fenêtre, mais chacun tenait à coller son nez sur l’écran.

C'était sensationnel. Avant, il n'y avait que la radio, encore la radio et toujours la radio. Vous écoutiez mais vous ne pouviez rien voir.

Le football était une part importante de sa vie: tous les samedis et dimanches, la communauté entière se réunissait autour du terrain pour une partie, écouter un peu de musique, bavarder et boire de la bière. Messias avait alors 12 ans et il passait tout son temps à parler aux gens: il leur disait qu'ils devaient produire leurs propres aliments pour ne pas dépendre des villes, qu'ils devaient cultiver plus près de leur maison afin de ne pas avoir trop à marcher. Dans l'Amazonie, il est courant d'utiliser un système d'agriculture sur brûlis qui produit

“...Je leur dis que nous devons en prendre soin. Ce n'est pas seulement nous, mais le monde entier qui a besoin de l'Amazonie.”

une énorme quantité de CO₂ – contribuant au réchauffement planétaire et épuisant le sol. Avec ce système, chaque lot de terrain peut être utilisé deux ans et doit rester en jachère six ou sept ans, si bien que les paysans ne peuvent faire de récoltes à la mesure de leurs besoins. En fait, 80 % des aliments consommés dans les “poumons de la terre” viennent de l'extérieur.

Les voisins de Messias l'ont écouté. À la prochaine élection, Messias a battu l'un de ses cousins – sur l'île, chacun est plus ou moins parent de tout le monde – et il est élu président de la communauté.

Le président est la personne qui organise la communauté et ses rapports avec les autorités. Il s'occupe aussi des biens communs, veille à ce que chaque membre verse sa contribution, organise la célébration de la fête du Saint, contrôle la propreté des lieux publics, surveille le travail des enseignants, fait office de médiateur entre voisins.

Beaucoup préféreraient tout reprendre à la base plutôt qu'avoir la honte de se faire gronder par un gamin comme moi ...

D'abord, Messias a eu peur de ne pas faire un bon travail ou d'être ignoré; petit à petit, pourtant, il a appris et acquis de la confiance en soi. Les temps étaient durs: le patron de son père l'avait mis dehors sans raison après 40 années de service. Raimundo lui a fait un procès, mais entre temps l'argent était rare: Messias est allé travailler sur d'autres exploitations, a pêché pour manger et s'est désespéré.

Il avait 18 ans quand son amie est tombée enceinte et qu'ils ont eu leur premier enfant,

mais Messias ne voulait pas vivre sous le même toit qu'elle. À ce moment, son père avait reçu à titre d'indemnité de licenciement le terrain sur lequel ils avaient toujours vécu et Messias a pu fréquenter l'école de l'île spécialisée dans les techniques agricoles. C'est là qu'il a rencontré des membres de l'Instituto de Permacultura do Amazonas, situé à Manaus, qui voulaient lancer un projet dans la campagne.

La permaculture – ou agriculture permanente – est la science de l'évident: elle consiste à observer la nature afin d'apprendre comment produire des vivres sans la détruire, dit Carlos Miller qui, avec Ali Sharif, a fondé l'Instituto en 1997.

Il s'agit de trouver des systèmes de culture écologiquement viables où toutes les composantes soient en rapport mutuel et bénéficient l'une de l'autre, parce que tout est lié: la permaculture ne s'occupe pas du sol, des arbres, de la pluie, du soleil, des animaux, mais des rapports entre eux. Nous disons toujours qu'aucun élément ne remplit seulement une fonction unique: ils en ont tous plusieurs et vous devez savoir comment les combiner. L'idée est de créer une équation nouvelle qui apporte la richesse en Amazonie de manière à préserver la région: une richesse qui ne signifie pas destruction.

Avant de connaître l'Instituto, Miller avait travaillé dans des ONG à vocation écologique qui, afin de protéger certaines zones, les vidaient de leur population:

Je n'aimais pas du tout cette méthode: comment était-il possible qu'afin de sauver un morceau de terre, il soit nécessaire d'en expulser la population? Quand j'ai entendu parler de la permaculture, j'ai pensé que ce pourrait être une solution. Quand l'homme plante, il enlève tout ce qu'il trouve d'abord et plante dans le vide qu'il a créé. La forêt amazonienne fait juste le contraire, parce qu'elle repose sur une terre pauvre en nutriments et qu'elle est obligée de se nourrir d'elle-même, de sa propre décomposition. Nous copions ce système, en utilisant des engrais naturels et en combinant des plantes qui s'aident l'une l'autre à grandir sans détruire l'environnement.

Messias était tout excité: il pensait que ce pourrait être une solution pour les siens. Miller lui a dit de poursuivre ses études afin de prouver que son intérêt était réel. Après avoir obtenu son diplôme en octobre 2004, Messias est allé suivre les cours de l'Instituto de Manaus qui – en liaison avec le district de Boa Vista – était en train de mettre au point le Proyecto Casa Familiar Rural sur l'île d' Urubú. Ce projet était géré par Genice, une jeune femme autochtone.

En 2006, Ali et Carlos ont invité Messias à se joindre à eux.

Le projet a maintenant pour centre une vaste cabine située au milieu d'un hectare de terrain – un hectare seulement – riche en ressources: plus d'une centaine de variétés de plantes comestibles (maïs, manioc, canne à sucre, riz, oignon, banane, café, ananas, avocat, châtaigne, fruit de la passion, goyave, palmier d'açaï et bien d'autres). Il y a aussi une serre où faire pousser davantage de plantes; des poulaillers et des cages pour cailles afin d'avoir des œufs et de l'engrais; un système pour rassembler et filtrer l'eau de pluie; des panneaux à énergie solaire; une toilette produisant du compost. Des poissons sont élevés dans un étang, et il y aura bientôt une porcherie dont les détritiques seront convertis en gaz méthane. Le projet doit être autonome et, par dessus tout, servir de modèle au développement communautaire en montrant aux voisins qu'ils peuvent survivre sans gaspiller tant d'énergie et de temps, ni tant de ressources naturelles.

Ce n'est pas facile à cause de leur culture: elle se limite à brûler, planter et pêcher.

Quand vous leur dites qu'ils peuvent produire sans brûler, sans détruire la nature, certains vous traitent de fou ou d'ignorant, dit Messias, assis à l'entrée de la hutte où il a toujours vécu.

L'un des problèmes, précise-t-il, est que les communautés sont dans cette zone trop habituées à recevoir l'aide publique. Il y a quelques mois, par exemple, le projet a construit et équipé un poulailler dans une communauté voisine. Peu de temps après, les voisins ont vendu les poulets et demandé qu'on leur en achète davantage.

Ils manquent totalement d'autonomie. Si personne ne les pousse, ils passent toute la journée à contempler le ciel sans rien faire. J'essaie de leur dire qu'ils doivent travailler par leurs propres moyens, pour eux-mêmes, mais c'est toujours moi qui le dis. En tout cas, c'est notre rôle ici: leur montrer qu'il n'est pas nécessaire de brûler pour raser l'espace forestier ou pour pêcher avec des filets. Certains d'entre eux comprennent et mettent nos paroles en pratique. Aujourd'hui un moins grand nombre recourent au brûlis et davantage pêchent avec plus de précaution. On a interdit la pêche dans certains lacs. La population locale a commencé à planter des jardins et des arbres fruitiers ainsi qu'à pratiquer l'aviculture. Nous voulons que cette région du fleuve Urubú soit un exemple pour d'autres communautés, afin qu'elles puissent voir combien nos conditions de vie s'améliorent et comment elles devraient appliquer et diffuser ces pratiques dans leurs propres secteurs.

Messias garde son enthousiasme, mais il sait que beaucoup sont opposés au modèle qu'il préconise: les éleveurs, parce qu'ils veulent davantage de terres pour leur bétail; les marchands, parce que si les paysans produisent leurs propres aliments, ils ne les achèteront plus. Messias espère recevoir une aide du Gouvernement et essaie d'expliquer à ses concitoyens que s'ils ne préservent pas la nature, ils perdront tout. Il leur dit que préserver la nature est leur devoir en tant qu'Amazoniens, parce que la dégénérescence de la forêt a des conséquences pour tout le monde.

Nous voyons tous qu'en bien des pays d'Afrique il y a de terribles sécheresses et qu'ils souffrent de la faim; alors j'explique que cela arrive parce que les générations passées n'ont pas pensé aux générations actuelles: elles ont oublié que leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants auraient besoin de la nature et ont continué de détruire les forêts; c'est pour cela que les choses en sont arrivées là aujourd'hui. En outre, le monde a besoin de l'air pur que nous devons tous respirer, aussi je leur dis que nous devons en prendre soin. Ce n'est pas seulement nous, mais le monde entier qui a besoin de l'Amazonie.

Mais si quelqu'un a faim et pense qu'en brûlant la forêt il obtiendra de la

nourriture, il ne se préoccupe ordinairement pas de savoir si les Chinois ou les Italiens pourront respirer.

Eh bien oui, avant les gens ne s'en préoccupaient pas. Ils pensaient: si j'ai quelque chose, pourquoi me préoccuper de ceux qui ne l'ont pas? Mais maintenant une vision différente des choses s'impose dans notre région, parce que les gens savent que beaucoup du travail que nous faisons ici au niveau local n'est possible qu'avec l'argent reçu d'autres pays. Aussi je leur dis que si d'autres nous aident, nous devons les aider. Nous devons cesser de penser à nous tout le temps et comprendre que quand nous pratiquons le brûlis une grande quantité de carbone s'échappe dans l'atmosphère et cause un immense dommage. C'est pourquoi le climat devient de plus en plus étrange, et si les choses continuent ainsi où allons-nous finir?

Messias a de quoi vivre grâce à ses cultures, ses 470 ruches et son salaire au projet. Il joue encore au football chaque week-end et déteste les villes:

Je ne peux pas supporter le bruit, le stress. Ici je suis au calme et je respire un bon air. Si je veux manger, je vais à la pêche. Je n'ai pas besoin de fermer ma porte à clef, je n'ai pas peur d'être volé. Je ne vais à la ville que pour

acquérir des connaissances que je rapporterai ici aux miens.

Entre temps, il a eu un deuxième fils avec la même femme, "son amie". La plupart des femmes de la région donnent naissance à beaucoup d'enfants, parce que personne ne leur a jamais parlé de planification familiale:

C'est un cercle vicieux. Nourrir tellement d'enfants avec ce système d'abattis-brûlis, cela veut dire plus de déforestation, plus de destruction de la nature. Ainsi la terre cesse de produire des vivres et, quand ces enfants auront grandi, ils n'auront rien à manger. La planification familiale fait beaucoup pour la préservation de la nature.

On a récemment demandé à Messias de présenter sa candidature comme conseiller sur la liste du Partido del Trabajo qui est au pouvoir, et il ne sait que faire. Il est lui-même pour une politique sociale, non pour une politique de parti, précise-t-il, et il veut poursuivre dans cette voie parce que la politique de parti implique beaucoup d'argent sale, d'accords secrets, de pressions et de corruption... Mais, s'il veut réellement changer les choses, il pourrait devoir s'inscrire à un parti, reconnaît-il, et pour la première fois en bien des années il ne sait que faire maintenant.

LES FORÊTS

DEMEURE MENACÉE DES PEUPLES AUTOCHTONES

De 2000 à 2005, la couverture forestière a diminué chaque année dans le monde de plus de 70 000 kilomètres carrés, soit 0,18 % de la surface totale des forêts¹. Au niveau mondial, la déforestation affecte plus d'un milliard de personnes, dont une majorité vit dans les pays en développement².

Les forêts ombrophiles en particulier produisent de l'oxygène et emmagasinent du carbone, ce qui atténue l'impact des émissions de carbone sur les changements climatiques³. Malheureusement, les forêts ombrophiles sont menacées par la déforestation. En Amazonie, il est prévu que la déforestation réduira les précipitations, car environ la moitié de celles-ci sont produites par la forêt ombrophile elle-même, avec le phénomène d'évapotranspiration des arbres. La réduction des précipitations pourrait aller jusqu'à 20 %, ce qui conduira à des périodes de sécheresse, à des températures plus élevées de la surface du sol et à des changements de la structure forestière⁴.

La déforestation est un facteur qui contribue aux changements climatiques, et les changements climatiques à leur tour risquent d'accélérer la déforestation. Si de grands efforts sont déjà faits pour arrêter la perte immédiate des forêts du fait de la déforestation, les effets à long terme des changements climatiques sur les zones forestières sont de plus en plus difficiles à éviter. À mesure que la température mondiale s'élève, les écosystèmes forestiers risquent d'être déplacés, car la hausse des températures changera l'emplacement des zones climatiques qui se prêtent aux plantes de climat tempéré et boréal. Les données donnent à penser que la migration des plantes s'est produite antérieurement à un rythme de 20 à 200 kilomètres par siècle. Actuellement, la migration vers le nord des zones climatiques se prêtant aux plantes de climat tempéré et boréal risque d'atteindre jusqu'à

200 à 1 200 kilomètres en l'année 2100. Ce qui signifie que les plantes risquent de ne pas suivre le rythme⁵.

De tels changements se sont produits tout au long de l'histoire de la Terre, mais avec le réchauffement planétaire la rapidité en augmente singulièrement, ne laissant pas le sol et les écosystèmes s'adapter comme ils l'ont toujours fait dans le passé⁶. Dans les régions orientales de l'Amazonie, l'élévation de la température conduira très vraisemblablement au milieu du XXI^e siècle à une diminution du volume d'eau dans le sol, ce qui aura pour effet de transformer progressivement la forêt tropicale en savane⁷. Pour les pays en développement, il est extrêmement difficile d'atténuer les effets des changements climatiques sur les surfaces privées de leur couverture forestière, en raison de la pauvreté et des contraintes institutionnelles. En de nombreux pays, le secteur public, le secteur privé et les organisations non gouvernementales ne disposent pas de ressources adéquates pour affronter ces difficultés, de sorte qu'une spirale continue d'effets négatifs qu'il sera toujours plus malaisé de contrer risque de prendre forme. Des mécanismes propres à offrir des incitations financières à des solutions autres que l'abattage des forêts sont rarement en place.

Au-delà des glissements écologiques, la déforestation et les changements climatiques exercent aussi un impact direct sur les peuples autochtones, qui habitent les forêts ombrophiles dans le monde entier. Ils affrontent de graves difficultés non seulement en raison d'effets tels que les phénomènes météorologiques extrêmes qui menacent leurs récoltes et leurs territoires traditionnels, mais aussi sur le plan de l'influence politique, car leurs forêts deviennent progressivement un enjeu important du fait des efforts visant à limiter la déforestation et les changements climatiques.

Si les droits des peuples autochtones sont sans cesse mieux reconnus, en particulier avec la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones adoptée en 2007, ils sont souvent ignorés ou systématiquement marginalisés dans la prise de décisions concernant les forêts qui recouvrent leurs territoires⁸. L'exclusion des peuples autochtones résulte des institutions et programmes gouvernementaux, aussi bien que de l'action du secteur privé, et risque de conduire à la perte des connaissances traditionnelles touchant les forêts.

Les enfants et les jeunes sont particulièrement affectés par la déforestation, à court et à long terme. La déforestation et les autres types d'utilisation non durable des forêts augmentent le nombre des pauvres et le nombre de ceux qui seront condamnés à la pauvreté dans l'avenir. Ceci affecte directement les choix des jeunes et, par exemple, menace les inscriptions scolaires⁹. À mesure que les effets des changements climatiques s'affirment davantage, les jeunes des peuples autochtones vivant dans les forêts ombrophiles devront gérer leur réaction aux défis de demain. Afin d'être en mesure de le faire, ils doivent être rendus capables de s'impliquer pleinement dans les activités déjà en cours d'exécution. C'est pourquoi les efforts visant à freiner les changements climatiques et leur effet sur les forêts ombrophiles doivent inclure des stratégies pour accroître la scolarisation des jeunes et améliorer leurs moyens d'existence.



Kilom

AUX ILES MARSHALL,
UN NOBLE QUI NE S'EN VA PAS

Quand Kilom avait huit ans, il se plaisait à écouter les récits que le vieil homme lui faisait dans sa cabine près de la mer. À Majuro, rares sont les maisons qui ne sont pas situées près de la mer: Majuro est un atoll, une île de coraux qui se compose d'une bande circulaire étroite et discontinue autour d'un lagon. D'un littoral à l'autre, la largeur de Majuro ne dépasse pas ordinairement une centaine de mètres; pour une longueur de 40 kilomètres, l'île a une surface qui n'atteint même pas 10 kilomètres carrés.

Majuro est la capitale de la République des Iles Marshall, en Micronésie, à des milliers de kilomètres du continent le plus proche. La République se compose d'un groupe de 29 atolls qui comprennent plus de 1 200 îles et îlots dont la surface totale ne dépasse pas 200 kilomètres carrés. Les Iles Marshall ne comptent pas plus de 70 000 habitants. Quelques années plus tôt, âgé de six ans et en première année d'école primaire, Kilom, comme tous les autres enfants, avait marché le long de la principale – et seule – route de l'île avec une nombreuse foule; les drapeaux flottaient au vent et les

musiciens jouaient: ce jour-là, 21 octobre 1986, les Iles Marshall ont accédé à l'indépendance, devenant une république en régime de libre association avec les États-Unis.

Le vieil homme lui faisait des récits sur les îles, leurs mythes et leurs coutumes. Un après-midi, le vieil homme a dit à Kilom que lui, Kilom, pourrait hériter un jour de toute la terre. Il lui a dit qu'il était un "allab", c'est-à-dire un noble, parce que sa mère, Takbar, était une "le-iroij", c'est-à-dire une reine, et qu'il devait donc être d'autant plus loyal à sa terre et respectueux de ses traditions. Le père de Kilom, Molik, était le fils d'un négociant japonais qui était venu s'installer aux Iles Marshall dans les années 20 – quand le Japon les occupait. Après la défaite du Japon, en 1945, le grand-père de Kilom a décidé de partir définitivement. Mais, dans la culture des Iles Marshall, le sang et les biens se transmettent en lignée maternelle, et sa mère était une "le-iroij". Ce mot signifie "chacun" dans la langue du pays: le roi ou le chef devait assumer la responsabilité du sort de tous les autres. Kilom a découvert que, des siècles plus tôt, les ancêtres de sa mère étaient venus d'une

île, Mili, qui appartient encore à la famille.

Ils avaient conquis des terres à Majuro et sur d'autres îles de l'archipel. Kilom aimait déjà son pays mais, à partir de ce moment, il s'est senti lié à lui d'une manière presque surnaturelle.

Je me sens si attaché à cette terre. La terre est très importante pour nous, c'est un don précieux. Notre terre est d'étendue fort limitée, de sorte que nous devons vraiment prendre soin d'elle, combattre pour elle.

Kilom grandit; la vie était paisible. Ces années-là, il y avait moins d'habitants et moins de maisons sur l'île. Kilom allait à la plage directement en face de sa maison, là où se trouvent maintenant un entrepôt et un bassin d'amarrage. Durant la semaine, Kilom allait à l'école, jouait au basketball ou au baseball et étudiait. Les samedis et les dimanches, il allait à l'église et il allait aussi pêcher sur les îles voisines ou bien traîner dans la compagnie de ses amis, quelquefois d'une fille. Mais il devait être de retour à la maison à 22 heures: l'autorité des anciens était alors assez stricte.

Il n'y avait pas d'ordinateurs et peu de télévisions, si bien que le monde extérieur était à bonne distance.

Mais il y avait de temps en temps des secousses, comme ces jours de 1990 quand la guerre du Golfe a commencé et que les habitants des Iles Marshall ont eu peur: leur plus grand atoll, Kwajalein, est un élément majeur du système de missiles américain et ils ont craint une attaque pendant quelques semaines.

Plus tard, Kilom a rencontré pour la première fois des mots qui allaient marquer sa vie. Il était dans sa dernière année d'école primaire quand il a entendu parler de changements

“Je sens que ce sol est une partie de moi-même et que je suis une partie de lui. Il est triste pour moi de l’imaginer, mais cela ne manquera pas d’arriver: dans la situation présente, il n’y a pas grand chose que nous puissions faire. ”

climatiques et de hausse du niveau des mers, mais il ne croyait pas que c'était si important. Les étrangers qui disaient que les Iles Marshall seraient submergées devaient plaisanter. Des années plus tard, alors qu'il finissait l'école secondaire et qu'il essayait de décider quelles

études choisir, il a rencontré de nouveaux mots, mais cette fois ils lui ont paru importants. Si c'était vrai, comme certains le croyaient, que le niveau de l'océan montait, son pays finirait certainement par disparaître. Kilom a senti qu'il devait faire quelque chose; pour commencer, il a décidé d'étudier la biologie marine.

J'ai compris que la hausse du niveau des mers était une question de vie et de mort pour nous: si l'île sombre, nous disparaissions en tant que pays, que peuple et que culture.

Un an plus tard, âgé de 20 ans, Kilom a appris que le Gouvernement japonais offrait des bourses d'études. Il a été intéressé; c'était une bonne occasion d'apprendre du nouveau et de découvrir l'autre culture qu'il portait dans son sang. On l'a choisi; il est allé là-bas étudier le génie civil. La vie à Tokyo n'était pas aisée; il lui a fallu apprendre la langue et, en plus, comment vivre dans une société de haut niveau technologique et toute vouée au travail, dans une ville immense où il lui fallait chaque matin 45 minutes pour se rendre à l'université à bord d'un train comble; comment vivre dans un pays où existait une chose aussi surprenante que, par exemple, le froid. Mais il a aussi été récompensé de sa décision; il a vu la neige pour la première fois de sa vie; il a beaucoup appris, et il a rencontré Jane, une jeune Samoane qui

étudiait aussi au Japon. Après avoir obtenu leur diplôme, Kilom et Jane sont allés à Samoa où ils se sont mariés et ont eu leur premier fils. Six mois après sa naissance, ils étaient à Majuro.

Revenu aux Iles Marshall, Kilom avait pris assez de distance pour reconnaître les changements que son pays et sa culture avaient subis au cours des dernières décennies: l'exemple le plus visible en était la nourriture. Autrefois, les habitants des Iles Marshall mangeaient seulement ce qu'ils avaient: du poisson, des coquillages, le fruit de l'arbre à pain, du taro, de la noix de coco, des patates douces, des bananes, du manioc, de la canne à sucre, du poulet et du porc. Mais les Japonais leur avaient donné l'habitude de manger du riz et des nouilles, et les Américains du pain, et maintenant il leur fallait importer ces aliments et presque tout le reste: vivres, boissons, habillement, calepins, épingles de sûreté, voitures, détergents, télévisions, vaisselle, médicaments et, avant tout, combustible pour le transport et l'électricité.

Mais ce qui avait le plus changé la culture des Iles Marshall, selon Kilom, c'était l'arrivée de l'argent: avant, il n'y en avait pas aux Iles Marshall. Les gens partageaient le peu qu'ils avaient – un poisson, quelques légumes, le travail nécessaire pour construire une maison ou une pirogue –, mais maintenant ils devenaient plus avides. Il remarquait aussi d'autres problèmes:

L'île s'est développée et c'est une bonne chose, mais la planification n'a pas été bien faite et maintenant nous affrontons des problèmes d'assainissement, d'environnement et de santé. La croissance démographique a été très rapide et l'infrastructure ne peut y faire face. Mais je suis encore fier d'être né aux Iles Marshall. Nous sommes un peuple d'esprit inventif venu sur ces îles il y a longtemps et qui a créé ici de nouvelles manières de vivre. Nous sommes classés parmi les meilleurs navigateurs du monde; nos compatriotes ont su couvrir des centaines de kilomètres à la voile dans leurs pirogues, sans l'aide d'aucun instrument. Nous, habitants des Iles Marshall, sommes part de cette terre et de cette mer.

Et Kilom est devenu obsédé par son vieux problème: les changements climatiques et la hausse du niveau des mers. Kilom fait maintenant partie d'une ONG avec laquelle il avait travaillé, la Société pour la conservation des Iles Marshall. Il a ainsi commencé à s'occuper de la question à plein temps:

Une partie de mon travail consiste à plaider pour la protection des récifs et des ressources marines dont nous disposons. Si nous les perdons, nous sommes condamnés: nous perdons notre source de revenu et la possibilité d'accroître le tourisme. Mais, avant tout,



quand les récifs sont sains ils se renforcent très vite, peut-être plus vite que la mer ne monte, de sorte qu'ils pourraient nous permettre de rester plus longtemps au-dessus des eaux.

Croyez-vous vraiment que les îles pourraient sombrer?

Eh bien, jusqu'à présent, les experts ne peuvent dire avec quelle rapidité le niveau de la mer monte, si bien que ce que nous pouvons faire pour le moment c'est essentiellement d'aider les récifs à se fortifier rapidement pour mieux nous protéger des vagues et nous donner plus d'aliments. Mais je ne sais pas... Ce n'est qu'une petite chose qui ne fera pas beaucoup

de différence si le niveau de la mer monte rapidement.

Une méthode habituelle pour arrêter l'érosion du sol, c'est de planter des arbres sur le littoral; à Majuro, c'est très difficile parce que le rivage presque entier est occupé par des maisons et des familles et il ne reste pas beaucoup d'espace pour les arbres. Près de l'aéroport, le Gouvernement a construit quelques digues pour retenir l'eau, mais en utilisant du calcaire que l'on détache des récifs coralliens par des explosions à la dynamite. La structure des récifs en est affaiblie et l'île est encore plus exposée aux vents, aux tempêtes et aux inondations. En décembre 2008, par exemple, une montée

brutale des eaux a inondé l'île. Des milliers de gens ont été obligés de quitter leur demeure et, le jour de Noël, le Gouvernement a déclaré l'état d'urgence. Aujourd'hui, éparpillées dans le sable le long de la plage, vous pouvez voir les pierres tombales d'un cimetière balayé par les eaux.

Sur l'île, il n'y a pas de matériaux de construction de sorte que si vous voulez renforcer une partie de l'île vous devez en sacrifier une autre.

Il y a aussi des blocs de ciment très solides, mais coûteux, et le Gouvernement n'a pas d'argent pour en acheter. En tout cas, ce sont des solutions temporaires qui ne vaudraient que pour quelques années.

Je sais qu'un moment viendra où cette île sera sous le niveau de la mer. Je ne sais pas ce qui arrivera à notre peuple, à notre mode de vie. Il n'y aura plus de langue ni de culture des Iles Marshall, et c'est très dur pour moi parce que je me sens tellement lié à ce sol. Je l'aime et je le considère comme le mien propre.

Mais vous croyez que c'est inévitable?

C'est inévitable. C'est en train d'arriver; les calottes polaires fondent rapidement et le niveau de la mer monte en conséquence. Vous

pouvez retarder le processus, mais en fin de compte nous serons sous l'eau. Peut-être dans 100 ans, peut-être dans 200 ans, qui sait. Mais en ce qui me concerne, si cela arrive de mon vivant, j'aimerais mieux périr avec l'île qu'aller ailleurs. Je sombrerais avec le bateau, parce que ce sol est une partie de moi-même et que je suis une partie de lui. Il est triste pour moi de l'imaginer, mais cela ne manquera pas d'arriver: dans la situation présente, il n'y a pas grand chose que nous puissions faire. Imaginez si votre pays était pour disparaître sous l'eau.

Le point le plus élevé de Majuro est à trois mètres au-dessus du niveau de la mer. Ici, la menace est ressentie sans interruption.

Que pensez-vous des habitants d'autres îles menacées qui cherchent ailleurs une terre où aller, comme les Tuvaluans ou les Maldiviens?

Eh bien, il y en a même ici certains qui préféreraient aller aux États-Unis. Tout le monde ne se ressemble pas.

La pauvreté et le chômage sont répandus aux Iles Marshall, et bien des jeunes ne pensent pas de la même manière que Kilom; ils préfèrent partir où ils peuvent et – grâce au

régime de libre association – ils ont le droit de vivre aux États-Unis. Ces derniers mois, par exemple, un programme a permis à des sociétés hôtelières nord-américaines de recruter 800 jeunes de Majuro pour travailler dans leurs établissements. Sur une population de 25 000 habitants, le départ soudain de 800 jeunes fait un énorme trou.

Mais, pour moi, c'est ici que je mourrai. Ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, toutes sont enterrées ici, et moi aussi je serai enterré ici. Je ne peux m'imaginer vivant longtemps dans un autre pays. Mais il est dur de penser que tout ce pourquoi vous travaillez, ce pourquoi vous luttez, est appelé à disparaître. Parfois je me demande: "Pourquoi fais-je ceci, pourquoi fais-je cela?"

Et quelle est votre réponse?

Qu'il vaut mieux faire quelque chose, même dans ces conditions, que ne rien faire du tout. Et, de toute manière, je ferai tout ce que je pourrai pour retarder le moment où mon pays sombrera. Au moins, j'aurai essayé, et c'est là mon obligation.

LES PETITES ÎLES

LA HAUSSE DU NIVEAU DES MERS ET LES CHOIX

S'il est prévu que les changements climatiques affecteront tous les pays d'une manière ou de l'autre, les petits États insulaires affrontent certains des plus grands défis. En effet, tous ceux qui vivent dans des zones de faible altitude et sur de petites îles pourraient bien découvrir qu'il est impossible de continuer à vivre chez eux au cours du siècle qui commence en raison de la hausse du niveau des mers, des tempêtes tropicales et d'autres phénomènes résultant des changements climatiques¹. Alors qu'ils affrontent ces risques, de nombreux petits États insulaires sont aussi des pays en développement avec des populations peu nombreuses, ce qui veut dire que leurs capacités de prévenir et atténuer les scénarios prévus et de s'y adapter sont fort limitées.

La hausse du niveau des mers, qui aura pour effet de recouvrir d'eau, en partie ou en totalité, les petits États insulaires du Pacifique, est devenue l'un des impacts des changements climatiques les plus fréquemment discutés. Certains pays ont déjà commencé à planifier la réinstallation d'une partie importante de leur population et, comme nous le voyons dans le récit de Kilom, parmi ceux qui partent beaucoup choisissent de ne pas revenir.

La disparition d'îles avant l'année 2100 n'est toutefois pas la seule préoccupation des habitants des petits États insulaires. Les problèmes déjà existants seront probablement aggravés par les changements climatiques et causent des situations sérieuses avant même que les petites îles ne deviennent inhabitables en raison de la hausse du niveau des mers. En outre, si toutes les petites îles ne seront pas recouvertes par l'eau, elles affronteront néanmoins de nouveaux défis. Cela veut dire qu'il faut élaborer des solutions à long terme des problèmes potentiels, si l'on veut que les petits États insulaires dont la disparition sous les

eaux n'est pas prévue demeurent habitables dans l'avenir.

Un redoutable problème commun aux petits États insulaires dans le monde entier concerne aujourd'hui l'approvisionnement en eau et l'accès à l'eau douce. De manière générale, les ressources en eau sont limitées et la gestion de cet approvisionnement fait partie de la vie quotidienne. Selon les prévisions, les changements climatiques auront un effet négatif sur les ressources en eau disponibles. Cette menace vient de la hausse du niveau des mers et des modifications du régime des précipitations, qui risquent d'entraîner la salinisation des réserves d'eau douce². Cette évolution pourrait être en partie irréversible.

La salinisation menace aussi les sols arables. En Micronésie où vit Kilom, le taro, aliment de base, pousse dans les zones marécageuses de faible altitude qui sont exposées à l'inondation par l'eau de mer véhiculant des sels dissous. Quand le sol a été contaminé par le sel marin, il faut jusqu'à deux années de précipitations normales pour le nettoyer et le taro lui-même a besoin de deux ou trois autres années avant d'être prêt à la récolte³. Si l'intrusion du sel marin sous l'effet de hautes vagues et de la hausse du niveau des mers survient plus fréquemment, le sol aura encore plus de mal à s'en nettoyer. Une telle perte de récoltes porte un coup sévère à l'économie des petits États insulaires, dont beaucoup dont déjà largement tributaires d'importations alimentaires.

Comme de nombreuses petites îles se trouvent dans les zones tropicales ou subtropicales, des maladies comme la dengue, le paludisme et la diarrhée y sont une urgente préoccupation. On ne sait pas bien si, comment et où les changements climatiques aggraveront dans l'avenir l'incidence de ces maladies, mais

il y a lieu de s'inquiéter si les températures montent, si l'accès à l'eau douce est compromis et si les saisons humides changent de caractère⁴. D'autres facteurs tels qu'une mauvaise gestion des déchets et le manque d'infrastructure contribuent aussi à la diffusion des maladies.

Pour les petites îles situées à de plus hautes latitudes, les changements climatiques auront un effet sur la diversité biologique. L'Islande, pays en partie tributaire de son industrie de la pêche qui lui assure des revenus d'exportation, devra s'adapter à un effondrement possible des stocks de capelan, poisson que pourchassent les baleines, les phoques et autres prédateurs qui font partie des prises dans les eaux baignant l'Islande⁵.

Les jeunes des petits États insulaires se trouvent en présence de décisions difficiles devant les changements climatiques prochains. Vont-ils rester et faire ce qu'ils peuvent, comme Kilom l'a décidé, ou vont-ils partir pour s'installer ailleurs? Indépendamment de cela, les changements climatiques auront très probablement des impacts sur la vie des jeunes des petites îles, affectant leurs moyens d'existence aussi bien que leur santé physique et psychologique. Quelles que soient les décisions qu'ils prendront concernant leur vie future, nous devons faire en sorte que leurs options ne soient pas entravées par le manque d'accès à l'éducation, aux moyens d'existence et aux services de santé.



Mandisa

AUX ÉTATS-UNIS, UNE ORGANISATRICE SERT LA CAUSE DE LA LIBERTÉ ET FAIT FACE À UNE CATASTROPHE

Ce lundi allait changer la vie de Mandisa, avec celle de beaucoup d'autres. En fait la vie de la ville entière de la Nouvelle-Orléans a changé ce lundi 29 août 2005, quand l'ouragan Katrina l'a frappée.

Mandisa est née en 1985 à Brooklyn, où ses parents s'étaient installés une douzaine d'années plus tôt. L'un et l'autre venaient du Sud: sa mère de la Caroline du Sud, son père de la Nouvelle-Orléans. Ils étaient partis vers le Nord à la recherche d'un meilleur endroit où vivre: un endroit où le fait d'être un Américain d'origine africaine ne rendrait pas les choses tellement plus difficiles.

Traditionnellement, le Sud a toujours manqué de ressources et d'investissements. À ce moment-là, le racisme, bien qu'aboli par la loi, était toujours vivant dans la région. Et New York semblait la ville où les rêves pouvaient devenir réalité.

Le père de Mandisa était un médecin, fils d'un docker et d'une coiffeuse, qui avait reçu des bourses pour étudier en Californie; il exer-

çait alors sa profession dans un hôpital de New York. Sa femme était une organisatrice de communauté qui luttait pour les droits des femmes. Quand Mandisa avait six ans, ils ont décidé de retourner à la Nouvelle-Orléans où se trouvaient leur famille et leurs racines afin d'y élever leurs enfants – Mandisa était la troisième et plus jeune enfant du couple – au sein de leur propre culture. À la Nouvelle-Orléans, culture est un mot qui a de profondes résonances: la ville a été espagnole et française avant de devenir le berceau de l'une des plus importantes formes de culture américaine, le jazz.

À la Nouvelle-Orléans, Mandisa a commencé ses études et il lui a fallu faire front à de nouveaux problèmes: elle était grande, elle bégayait et elle était noire, de sorte que pour toutes ces raisons certains gamins la taquinaient.

Je me souviens que certains gamins disaient 'tu es sale, tu es sale' et je rentrais à la maison en pleurant et ma mère se demandait ce qui n'allait pas et je lui disais 'Je veux prendre une douche, je suis sale' et elle disait 'tu n'es pas sale' et me montrait des photos de ma famille:

'Regarde, ton papa est noir, ta grand-mère, tes oncles, nous sommes tous noirs, il n'y a rien de sale en toi, c'est la manière dont nous sommes faits et c'est parfaitement normal'.

Très tôt, Mandisa a appris que ceux qui se considèrent "normaux" souvent méprisent "les autres" et elle a senti qu'il lui fallait affirmer sa propre position. Dans le second cycle de l'enseignement secondaire, son groupe d'amis se composait de sept ou huit camarades de classe dont les identités étaient fondées sur leur différence individuelle. Ensemble, ils faisaient tout ce qui n'était pas à la mode; ils jouaient aux échecs, lisaient des livres difficiles, suivaient des leçons de français, participaient à des jeux-concours, refusaient d'aller au centre commercial. Ils voulaient montrer aux autres qu'ils n'étaient pas comme eux.

Mandisa a aussi fréquenté une école artistique où elle s'est inscrite au programme de création littéraire; elle était très occupée, mais cela ne l'empêchait pas de passer deux heures par jour devant la télévision ou de bavarder avec ses amis sur l'Internet. À 16 ans, elle a

entendu parler d'un endroit où les victimes de la violence familiale recevaient asile et, cet été-là, Mandisa a commencé de travailler à titre bénévole à Crescent House, institution où des centaines de femmes victimes de sévices et leurs enfants trouvaient un appui, un logement temporaire, une éducation et des conseils juridiques. Elle ne pouvait accepter l'idée qu'un homme batte son partenaire et elle avait décidé d'être une spécialiste du droit de la famille: cet asile était un bon point de départ.

“... Il a perturbé et changé ma vie. Et je crois qu'il a montré à bien des gens que nous n'avons pas à attendre du Gouvernement qu'il nous sauve, mais à édifier des réseaux sociaux pour nous sauver nous-mêmes.”

Deux ans plus tard, quand le moment est venu pour elle de subir ce rite de passage très américain, c'est-à-dire la fin des études secondaires et la visite de collèges, Mandisa a choisi de rester à la Nouvelle-Orléans, afin d'être en mesure de poursuivre son travail contre la violence familiale. L'Université Loyola était une institution catholique traditionnelle, où elle s'est qualifiée pour une bourse.

L'opposition à la violence a modelé mon identité de féministe, et c'est pourquoi dans mes années de collège j'ai choisi pour matière secondaire Études féminines (Women Studies). Mais j'avais aussi une très forte identité anti-raciste, une identité pro-noire. Le profilage racial et la discrimination étaient deux phénomènes simultanés.

Au collège, Mandisa a rencontré quantité de gens nouveaux: des gens venus d'autres États et d'autres pays. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de se sentir classée comme “autre” de nouveau: par exemple, à la Journée des Parents quand on lui a dit de ne pas porter ce t-shirt avec les traits d'Angela Davis, la fameuse militante noire. Mandisa a commencé de participer à la vie politique du campus, mais il lui a fallu prendre en considération le fait que les groupes opposés à la discrimination étaient dispersés et, du même coup, moins efficaces. Les groupes qui étaient préoccupés d'égalité des sexes ou de sexualité ne s'intéressaient pas aux problèmes de race, et vice-versa. Mandisa a essayé de créer des passerelles entre les groupes et elle n'est devenue que trop habituée à s'entendre dire toujours les mêmes paroles: “Mais ce n'est pas la vraie question.”

Bien que Mandisa se soit installée dans un appartement qu'elle partageait avec quelques camarades d'études, elle devenait lasse de l'environnement: pour un trop grand nombre,

la vie de collègue semblait consister à aller de partie en partie, à s'enivrer et à manquer les cours; et il ne s'agissait nullement d'assumer une responsabilité quelconque ou d'essayer de faire du bien dans le monde. Elle a donc commencé à se retirer de l'activisme du campus et à revenir au travail communautaire. Elle a pris un cours de théologie de la libération et, selon elle, il a changé sa vie: elle a compris qu'elle voyait son action politique comme une manière d'“aider les autres”, plutôt que sous l'angle de la justice et de la libération. Elle a réalisé qu'en essayant d'“aider” les pauvres, elle les traitait comme “autres” de la même manière qu'on l'avait traitée comme “autre”.

Quelques semaines plus tard, au printemps 2005, Mandisa a assisté à une conférence organisée par un groupe appelé *Insight about Women of Colour against Violence* (Perspective sur les femmes de couleur opposées à la violence). Là, elle s'est aperçue qu'elle avait trouvé un espace qui pouvait répondre à ses questions non pas une par une, mais toutes à la fois. Ce groupe avait la capacité et la volonté d'établir un rapport entre les problèmes d'égalité des sexes, de race, de classe et de violence afin de saisir l'ensemble du tableau.

Puis est arrivé ce lundi. Il y avait toujours eu des ouragans, mais beaucoup de spécialistes pensent qu'ils deviennent plus violents et plus fréquents à cause des changements climatiques:



ce qui était un phénomène très inhabituel allait devenir de plus en plus fréquent. L'ouragan Katrina était une tempête modérée de catégorie 1 quand il a traversé le sud de la Floride, mais il a acquis de la force en traversant le golfe du Mexique à cause de ce que les spécialistes appellent un «mécanisme de freinage réduit»: si un cyclone rencontre sur son chemin de l'eau plus froide, son intensité faiblit. Katrina, au contraire, est devenu plus intense sous l'effet des eaux chaudes du golfe du Mexique. En arrivant dans le sud-est de la Louisiane le lundi matin, l'ouragan Katrina était une tempête de catégorie 3 qui a rompu le réseau de protection de la Nouvelle-Orléans en 50 points, inondant plus des trois quarts de la ville.

Ce même été, Mandisa avait commencé à travailler comme serveuse de bar dans le Quartier français. Le samedi précédent, elle avait travaillé jusqu'à 9 heures du matin; elle était très fatiguée quand sa mère l'a appelée pour dire qu'un ouragan s'approchait et qu'ils

devaient quitter la ville; la famille entière allait s'établir dans la maison d'une tante, à Atlanta. Elle a répondu qu'elle ne s'en irait pas; elle avait déjà fait des plans pour la journée. Ses parents n'ont pas abandonné;

à la fin, le dimanche matin, son frère aîné est passé à son appartement, a empaqueté ses affaires et l'a emmenée avec eux à Atlanta.

Les images télévisées du lundi n'étaient pas si dramatiques et Mandisa a pensé que ce n'avait pas été si terrible après tout. Mais, le soir, elle a reçu des messages de ses amis disant que les levées étaient rompues et la ville remplie d'eau. La télévision a aussi commencé à le montrer et elle a compris que quelque chose de terrible se passait. Le lendemain, une autre occupante de leur appartement lui a dit qu'il était sous près de deux mètres d'eau et qu'elles avaient perdu tout ce qui s'y trouvait; puis elle a appris que le centre communautaire où elle travaillait était lui aussi complètement inondé et que l'université n'ouvrirait pas avant plusieurs mois. Petit à petit, elle a compris que sa ville ne serait plus jamais la même.

L'ouragan Katrina a fait au moins 1 836 morts et a été qualifié de «plus importante catastrophe naturelle dans l'histoire des États-Unis».

Le montant des dommages a été évalué à plus de 100 milliards de dollars É.-U. Des milliers et des milliers de gens ont perdu leur demeure. En ces premiers jours, un grand nombre d'habitants de la ville n'avaient nulle part où aller. Encore aujourd'hui, beaucoup n'ont pu revenir.

Aux yeux de Mandisa, toute l'affaire était une énorme pagaille. Il s'en fallait que chacun ait eu la capacité de quitter la ville quand l'ordre d'évacuation a été donné et, comme c'est le cas avec la plupart des catastrophes naturelles, rien n'avait de sens. Mandisa était furieuse:

Comment était-il possible que des reporters puissent venir dans la ville pour prendre des photos de mourants tandis que les habitants de la ville ne peuvent en sortir? Je ne pouvais le comprendre. Je ne pouvais comprendre comment les animaux du zoo étaient évacués avant la population.

Quand Mandisa est revenue à la Nouvelle-Orléans, elle se posait la question suivante: «Comment dois-je vivre avec ce que je veux faire dans ce monde?». Et sa première réponse a été qu'elle devait s'impliquer dans la question du logement, travailler pour ramener les personnes déplacées dans des logements acceptables. Mandisa a passé des journées à écouter les victimes de l'ouragan, qui attendaient d'être forcées de quitter leur abri à tout moment. Bien

d'autres problèmes se posaient aussi: les gens étaient sans travail, parce que l'ouragan avait détruit leur lieu de travail, et le secteur des services souffrait beaucoup de l'arrêt du tourisme. Et il y avait des troubles sociaux. Mandisa avait perdu tout ce qu'elle possédait et elle a commencé à boire, pour faire face à une perte si immense et pour se créer un espace où parler avec ses amis de leurs expériences de l'ouragan:

Après Katrina, beaucoup avaient des besoins liés à la santé mentale, comme de recevoir des conseils et une thérapie, mais il était difficile d'en obtenir. Et, comme l'un de mes amis le dit toujours, "un Mad Dog (chien fou) ne coûte qu'un dollar et quarante-neuf cents".

Au cours de son travail, Mandisa s'est aperçue que, dans cette catastrophe naturelle comme dans beaucoup d'autres, les femmes supportaient en général le plus lourd du fardeau. Elle sont les chefs de ménage les plus vulnérables; elles doivent prendre soin des enfants; elles risquent d'être victimes de la violence sexuelle; et il est fort possible qu'elles n'aient pas accès aux soins de santé qui leur sont nécessaires. Par l'intermédiaire d'une femme qu'elle avait rencontrée à la conférence susmentionnée, elle a pris contact avec la *Women's Health and Justice Initiative* (Initiative pour la santé féminine et la justice) et, en 2006, a fait partie d'un groupe qui prit la

décision de créer un dispensaire spécialisé dans les soins aux femmes.

Nous voulions un endroit où les femmes puissent avoir accès à des soins de qualité gratuits ou de faible coût, abordables et globaux, dans un environnement où on ne porterait pas de jugement sur elles, et nous avons reconnu que les gens affrontaient de multiples problèmes personnels après Katrina.

Pour Mandisa, il importait de traiter des causes fondamentales qui font que les femmes ont des soucis de santé et de comprendre ce que cela veut dire à la suite d'une catastrophe naturelle. Après maintes activités de bénévolat et de collecte de fonds, le dispensaire a ouvert ses portes en mai 2007. En même temps, Mandisa a reçu une subvention d'une fondation qui lui a permis d'abandonner son métier de serveuse et de travailler à temps plein comme organisatrice de communauté, tant avec l'initiative susnommée qu'avec un autre groupe appelé l'*Institute of Women and Ethnic Studies* (Institut des études féminines et ethniques), sur un projet relatif au VIH/sida où elle serait une éducatrice en matière de santé sexuelle.

Mandisa avait déjà terminé ses années de collège, en allant très vite: elle ne sentait à ce moment aucun besoin de le faire, mais elle ne voulait pas non plus perdre le bénéfice de ses

efforts antérieurs et elle a obtenu des diplômes en histoire, sociologie, sciences politiques et études féminines.

Comment vous définiriez-vous vous-même?

Comme quelqu'un qui lutte pour la libération. Ou comme une organisatrice. Je crois que je ne suis pas très décidée sur le terme à utiliser. Mais, maintenant, tout est en train de changer un peu, parce que je me suis inscrite pour l'année prochaine à l'école de droit de la Louisiana State University, située à une heure environ d'ici.

Mandisa ne veut pas être avocate, dit-elle, mais plutôt acquérir les connaissances juridiques dont elle aura besoin pour son action sociale et politique. Elle va donc quitter la ville où elle a toujours vécu et quitter ses activités afin d'acquérir de nouveaux outils qui lui permettront de poursuivre son travail d'organisatrice.

Katrina a joué un rôle essentiel en tout cela. Pour moi ce fut un choc effroyable, qui a perturbé et changé ma vie. Et je crois qu'il a montré à bien des gens que nous n'avons pas à attendre du Gouvernement qu'il nous sauve, mais à édifier des réseaux sociaux pour nous sauver nous-mêmes.

LES CATASTROPHES NATURELLES: LES FEMMES À L'ÉPICENTRE DE LA TEMPÊTE

Les ouragans, comme Katrina en 2005, sont des exemples frappants de phénomènes météorologiques extrêmes qui causent de lourdes pertes humaines, détruisent l'infrastructure, infligent des épreuves psychologiques et grèvent les gouvernements et les villes de lourdes charges financières. À mesure que les changements climatiques progressent et que les températures s'élèvent, les catastrophes météorologiques deviendront vraisemblablement plus courantes et plus sévères. Il est difficile de dire quel en sera l'impact, mais le Forum humanitaire mondial a fait une tentative, prédisant qu'en 2030 le nombre de catastrophes météorologiques serait multiplié au niveau mondial par rapport à la période 1975-2008¹.

Actuellement, les villes côtières des pays tant développés qu'en développement grandissent et occupent plus de place, du fait de la migration des campagnes vers les villes et de la croissance démographique naturelle dans les villes mêmes. Cette croissance urbaine conduit parfois à la perte de zones humides dans les deltas fluviaux, ce qui est inquiétant parce que ces zones humides ont la capacité d'atténuer l'effet des tempêtes et inondations. La même observation s'applique aux forêts, avec l'exemple des dommages causés par les inondations survenues en Amérique centrale après l'ouragan Mitch, en 1998, plus sévère qu'il ne l'aurait été sans la déforestation dans la région². Les villes situées en d'autres sites également sensibles aux phénomènes météorologiques extrêmes, par exemple les ravins et les pentes rapides à l'intérieur des terres, grandissent elles aussi, ce qui veut dire que leurs résidents peuvent s'attendre à des problèmes similaires.

Les impacts des catastrophes naturelles sont à la fois immédiats et à long terme. Les décès survenus par noyade, électrocution ou asphyxie en sont l'effet le plus immédiat. Dans les premiers mois qui suivent

des catastrophes liées à l'eau comme les ouragans ou les inondations, des maladies d'origine hydrique ou à vecteur risquent d'éclater plus qu'en d'autres périodes. Ce risque augmente en cas de déplacements de population importants. Cependant, avec les stratégies appropriées, le déclenchement d'une épidémie majeure est généralement évitée^{3,4}. La difficulté pour les pays en développement est de s'adapter à des risques plus fréquents, qui exigent une infrastructure et des fonds, imposant ainsi une charge supplémentaire à des économies déjà surchargées.

Les effets à long terme des catastrophes naturelles sont multiples et varient selon les cas, en fonction de facteurs tels que le type de catastrophe, l'efficacité de la réaction d'urgence et le nombre de personnes touchées. Généralement, il existe des risques de troubles sociaux, de traumatismes et de perturbations de l'ordre public. L'atteinte à la santé mentale dans les situations d'après catastrophe peut n'être pas aussi visible que l'atteinte aux personnes physiques ou le dommage causé à l'infrastructure, mais constitue néanmoins une part considérable de l'impact des catastrophes. Les comportements peuvent alors changer, avec notamment des prises de risque et des activités susceptibles de nuire à la personne même (comme une consommation excessive d'alcool) ou à autrui (comme les actes de violence).

Concernant la santé reproductive, les catastrophes et les situations de crise sont une source de grave préoccupation. Ordinairement, en cas de déplacement de population consécutif à une crise, le pourcentage de femmes enceintes souffrant de complications susceptibles d'entraîner la mort ne varie pas par rapport au nombre de femmes enceintes en général, mais l'accès aux soins obstétricaux d'urgence peut être sérieusement entravé. La distribution d'articles de

santé reproductive comme les médicaments et les contraceptifs peut être momentanément limitée. Si la population est déplacée pour de plus longues périodes, vivant dans des camps ou des logements temporaires, la violence familiale et les viols, entre autres problèmes, augmenteront probablement⁵.

Dans l'ensemble, les femmes sont plus vulnérables que les hommes à l'impact des catastrophes en raison de leur position subordonnée dans des sociétés dominées par les hommes. En outre, durant une crise, les inégalités entre les sexes ressortent souvent davantage. Les travaux domestiques risquent d'être plus difficiles dans une crise où l'accès au combustible, à l'eau et au bois de chauffage est limité. Par ailleurs, voyant dans l'homme le soutien de famille, les organisations de secours aux victimes de catastrophes peuvent s'adresser à eux afin d'atteindre les familles, laissant dans l'ombre les femmes et leurs préoccupations spécifiques, en particulier celles des ménages dirigés par une femme. Le redressement économique des femmes après une catastrophe prend souvent plus de temps que celui des hommes, en raison de la précarité de leur condition socioéconomique⁶.

Quant aux jeunes, les catastrophes peuvent les priver d'éducation, de services de santé et de réseaux sociaux, aggravant le risque qu'ils ne se livrent à des pratiques dangereuses. Les activités visant à atténuer les effets (à court et à long terme) des catastrophes doivent donc tenir compte, entre bien d'autres facteurs, du fait que les jeunes sont sexuellement actifs et que le risque de grossesse non désirée et d'infections sexuellement transmissibles pourrait augmenter si l'accès aux services de santé reproductive est perturbé.



Youness

AU MAROC, UN FOOTBALLEUR
S'ADAPTE À UNE VIE NOUVELLE

D'abord, il a cru que c'était une pluie comme tant d'autres, mais elle durait depuis déjà quatre jours. Ce matin de février 2009, Youness bavardait et jouait aux cartes avec ses amis à leur lieu de rencontre habituel, une maison en ruines située sur une colline à l'entrée de l'agglomération: à peu près 25 maisons dans une étroite vallée aux abords de Slimane, ville de 150 000 habitants au centre du Maroc. La région, située non loin de Rabat, la capitale, se compose d'une succession de collines en pente douce et jouit de températures modérées qui se prêtent à l'agriculture. Youness n'est pas un agriculteur, mais son père, oui. Il y a 20 ans, ses parents sont venus ici du Sud, des environs de Marrakech, à la recherche d'un endroit plus favorable pour y planter des cultures et vivre. Le Sud est chaud et sec; dans les plaines de Gharb, près de Sidi Slimane, le climat est plus doux et humide et le sol plus fertile. Ils ont pu acheter deux hectares de terre et ont commencé à y faire pousser des bananes et des fraises.

Soudain, ce matin-là, au milieu de leurs parties, Youness et ses amis ont entendu quelque chose d'étrange: on poussait des cris, on allait ici et là. Ils sont sortis de la maison en ruines pour voir ce qui se passait; les voisins hurlaient et s'agitaient parce que leurs maisons étaient inondées. Ce sont des maisons faites de briques en boue; dans la vallée, l'eau montait déjà jusqu'à la poitrine et chacun luttait pour sauver ses matelas, son mobilier et ses vêtements. Youness et ses amis sont accourus et ont commencé à chercher des seaux pour prêter assistance.

Vers trois heures de l'après-midi, les choses semblaient se calmer: les maisons les plus touchées avaient été évacuées et la pluie n'était plus aussi forte. Les voisins étaient fatigués et ennuyés, mais un peu plus tranquilles. En fin de compte, il ne s'était rien passé de pire que ce qui leur était déjà arrivé.

Au dîner, ce soir-là, Youness et ses parents ont parlé des événements de la journée. Ils se sont demandé si Mohammed avait perdu sa radio ou si Hanae n'avait plus de quoi habiller son bébé. Au moins la pluie s'était arrêtée, disaient-ils, et l'eau n'avait pas atteint leur

maison, qui était construite un peu plus haut. À neuf heures environ, Youness regardait la télévision quand un déluge a commencé à marteler le toit. À onze heures, il pleuvait toujours aussi fort et Youness a entendu des cris et un bruit qui lui était totalement inconnu: quelque chose comme tatatata. Il l'a décrit ensuite comme rappelant un énorme galop d'animaux en panique. Youness est sorti; à travers l'obscurité, il a pu apercevoir que les maisons situées plus bas s'engloutissaient. La rivière était sortie de son lit et il y avait de l'eau partout. Les cris, au milieu de la nuit, étaient terrifiants.

Youness est rentré pour chercher ses parents et son frère. À peine habillés et sans rien prendre avec eux, ils ont couru vers le haut de la colline. D'autres, appelant au secours, faisaient de même. Tous étaient épouvantés et trempés jusqu'aux os; morts de froid, ils tentaient de chercher refuge sous un arbre, mais l'eau les y atteignait encore. Ils continuaient d'entendre des bruits, des cris; ils ne pouvaient dire ce que c'était à cause de l'obscurité complète, mais supposaient que des enfants étaient en train de courir, que leurs parents essayaient de les faire

sortir, qu'on cherchait à sauver une partie de ses possessions en fuyant. Après quelques minutes, il y avait vingt ou trente personnes sous les arbres; à voix basse, comme si l'anxiété les forçait à parler doucement, ils s'efforçaient de comprendre ce qui se passait.

"J'ai toujours aimé l'idée d'être celui qui enseigne, qui organise, qui fait marcher les choses ... J'aime être capable de dire aux autres ce que je sais."

À quoi pensiez-vous quand vous étiez là?

À la mort, seulement à la mort. Je n'avais jamais eu d'expérience comme celle-là. Je pensais que personne ne serait en mesure de nous aider, que le niveau de l'eau continuerait de monter, à la fin nous recouvrirait et que nous péririons tous.

Presque tout le monde pleurait et priait. Youness a demandé à son Dieu de lui sauver la vie. Mais il continuait d'entendre les bruits et les cris et pensait qu'il devait faire quelque chose. Deux ou trois hommes ont marché en direction des eaux et Youness a décidé de se joindre à eux:

Je vais en bas pour aider.

Je t'en prie, mon fils, n'y va pas. Ne fais pas cela. Je t'en prie, n'y va pas.

Youness a tenté d'expliquer à sa mère qu'il devait y aller; sa mère pleurait et lui disait de ne pas le faire, que s'il le faisait il ne reviendrait pas, qu'il mourrait en bas. Elle lui a dit que s'il descendait prêter son aide, elle mourrait d'une attaque. Youness est resté où il était; par la suite, cette décision allait lui causer des remords.

Youness avait 22 ans; sa jeunesse s'était passée paisiblement. Il jouait au football avec les garçons de la ville, nageait dans la rivière, parlait avec eux de ce qu'ils feraient quand ils auraient grandi. Youness était un bon joueur de football et un grand admirateur du Real Madrid; il disait qu'un jour il jouerait, si Allah le voulait, dans cette équipe. Mais il aimait aussi lire et étudier et il a terminé sans difficulté l'école primaire. Puis il est passé à l'école secondaire et a obtenu son diplôme de fin d'études à 20 ans; l'année suivante, ses parents ont été en mesure de l'envoyer à l'Université Mohammed V à Rabat, où Youness voulait poursuivre l'étude de l'anglais. Mais il n'a pas pu; il n'y avait plus de place à l'Institut d'anglais, si bien que Youness s'est inscrit à l'Institut de français. Il n'y a pas bien réussi – "Je n'aimais pas le français, et la grammaire est si compliquée" – et

l'année suivante il est revenu au pays natal. Là, Youness a commencé à travailler chaque après-midi dans un petit café Internet et s'est inscrit à un programme de coupe d'une durée de deux ans. Il pensait qu'il serait un jour capable de créer des jeans, puis de trouver un emploi dans une grande ville et d'y "mener la bonne vie". Beaucoup de ses voisins étaient déjà partis parce que la terre était devenue bien moins productive en raison de l'épuisement des sols. Ils étaient partis s'installer dans les grandes villes ou avaient quitté le pays.

Que veut dire "mener la bonne vie"?

Avoir un travail, une maison, une voiture et une femme merveilleuse. C'est cela la bonne vie.

Jusqu'à cette nuit où l'eau est venue et a tout emporté. Sous les arbres, Youness a vu – ou plutôt entendu – comment les maisons s'effondraient sous le poids de l'eau. Youness était convaincu que rien de tout cela n'arrivait vraiment, qu'il avait un cauchemar. Et il ne pouvait se réveiller.

À quatre heures du matin, ils ont entendu le bruit de quelques moteurs; c'étaient les premiers secours. Des gens de la région venaient dans des petits bateaux pneumatiques ou des canots pour essayer de prêter assistance. Peu avant l'aube, la pluie s'est arrêtée. Quelques

heures plus tard, Youness et ses parents ont pu revenir à leur maison, qui n'était plus qu'un amas de ruines pleines de boue et de pierres; le mobilier, les vêtements et les autres objets avaient été anéantis par l'eau. Ils ont essayé de déblayer un coin pour s'y reposer, mais n'y ont pas réussi. Petit à petit, Youness a compris qu'il n'avait plus de maison et qu'à partir de ce moment, sa vie ne serait plus jamais la même.

Mais le pire n'était pas encore arrivé: un peu plus tard, Youness a appris qu'Ali, son meilleur ami, était mort avec toute sa famille quand le toit de leur maison s'est effondré.

Je pense encore tout le temps à cette nuit-là. Je ne peux la chasser de mon esprit; elle est encore une source de tourment.

À quoi exactement pensez-vous?

Je m'adresse des reproches. Je me les adresse parce que je n'ai rien fait pour les autres, j'ai été incapable de les aider. En particulier mon ami, qui était si proche de moi, je n'ai rien fait pour lui ...

Pourquoi n'avez-vous pas pu l'aider?

Je vous l'ai déjà dit, j'avais peur de la mort. Je ne voulais pas non plus inquiéter ma mère... Je ne sais pas, j'aurais dû faire

davantage pour aider les autres, ne pas me contenter d'être un spectateur.

À environ dix heures du matin, l'eau a commencé à se retirer: tout était couvert de boue, de débris, de morceaux d'objets, de cadavres d'animaux. Les services publics d'assistance sont arrivés à midi environ, trop tard pour sauver bien des vies. Tout ce qu'ils ont pu faire a été d'enlever les débris, de retrouver les corps. Cet après-midi, Youness et sa famille ont essayé de prendre du repos dans un abri de fortune fait de couvertures et de feuilles de plastique; Youness était épuisé mais il ne pouvait s'arrêter de penser à son ami mort, à sa maison perdue, aux champs dévastés et à son avenir évanoui en fumée.

Pourquoi croyez-vous que tout cela est arrivé?

À cause du temps, qui a tellement changé du fait de la mondialisation. Il y a trop de voitures, d'autobus, de personnes, d'industries et c'est pourquoi le climat change et des choses comme cela arrivent: j'ai perdu ma maison, ma terre, mes amis...

Ce soir-là, d'autres groupes d'aide sont arrivés avec des tentes et des vivres. Parmi eux se trouvait Naciri, Président de l'Association de

soutien aux Espaces Santé Jeunes. Âgé de 24 ans et vivant à Rabat, Naciri avait reçu au début de la matinée une demande d'aide des membres locaux de l'Association. En quelques heures, une quarantaine de volontaires de ce réseau de pairs-éducateurs étaient venus dans le secteur:

Quand nous sommes arrivés, nous ne pouvions en croire nos yeux: tout était recouvert d'eau. La première chose que nous avons faite a été de parcourir la région dans quelques embarcations appartenant au Service de protection civile afin d'essayer de sauver les désespérés qui s'accrochaient encore au toit de leur maison.

Ce même matin, ils ont trouvé le chef de la section locale de l'Association. Ils s'était embourbé en essayant de sauver un homme qui s'enfonçait dans la boue. Ces trous de boue représentaient le plus grand danger: ils étaient recouverts par une couche d'eau peu profonde et, si quelqu'un posait le pied sur eux sans s'en apercevoir, il courait le risque de s'embourber sans remède. Naciri a essayé de tirer d'affaire les deux hommes, mais n'a pas réussi à lui seul; après quelques moments interminables passés à tirer sur des cordes, on a finalement pu les extraire de la boue. Deux heures plus tard, ramené à la ville, l'ami de Naciri a appris que sa mère et sa sœur s'étaient noyées.

Mais la pire chose est arrivée le deuxième jour, quand nous avons rencontré une famille réfugiée tout en haut du toit d'une maison. Ils nous ont vus et ont commencé à nous demander de les aider. Nous nous rapprochions d'eux quand nous avons été avertis par radio qu'un deuxième déluge ne tarderait pas et que nous devions partir. Nous avons essayé d'aller les aider tout de même, mais nous avons vu l'eau arriver et avons dû faire marche arrière.

Étiez-vous d'accord avec la décision de battre en retraite?

Nous n'avions pas le choix. Si nous étions restés, nous serions morts nous aussi. Mais c'était affreux. J'ai été envahi par un énorme sentiment de tristesse. Je n'ai pas pu dormir pendant longtemps.

Les jeunes de l'Association ont travaillé sans relâche trois jours et trois nuits, et c'est à cette occasion que Youness les a rencontrés. Quelques jours plus tard, quand le père de Youness a décidé d'emmener sa famille entière dans la maison de son fils aîné, à Rabat, ils l'ont aidé. La famille de Youness n'était pas la seule à tout laisser derrière elle. Quantité de maisons, de rues et d'écoles sont détruites dans la région et il faudra de grands efforts pour rendre le sol de nouveau productif. On ne dispose pas de

chiffres précis, mais environ 40 % des habitants de la région n'y sont pas encore retournés – et beaucoup n'ont aucune intention de le faire.

Allez-vous jamais retourner là-bas?

Non, jamais.

Pourquoi non?

Pour bien des raisons. J'essaie d'oublier tout cela et de penser à mon avenir. Je ne crois pas qu'aucun d'entre nous y retournera. Nous n'avons plus rien là-bas et nous ne voulons pas non plus rien y faire. Mon meilleur ami est mort, alors pourquoi retourner? Je préfère penser au temps que nous avons passé ensemble...

Maintenant, grâce à l'Association, Youness suit un cours de six mois pour apprendre à répondre aux appels dans un centre d'appels. Entre temps, il travaille dans la construction; son emploi consiste à transporter des seaux, des pierres et des briques et il est payé 50 dirhams – à peu près 6 dollars É.-U. – pour une journée de travail de sept ou huit heures.

Ce n'est pas ce que je devrais faire. J'ai un diplôme; ce n'est pas un vrai travail.

Il a presque honte en parlant ainsi.

Mais, pour le moment, il faut que je le fasse pour subsister et aider ma famille, pour oublier tout cela et commencer une nouvelle vie.

Youness est triste et troublé. Il pense qu'il pourrait réussir à aller en Angleterre, pays qui l'a toujours attiré. Il croit qu'elle a beaucoup à offrir à ceux qui veulent y vivre; il dit, par exemple, qu'avec un diplôme vous pouvez y trouver facilement un emploi. Entre-temps, il continue à suivre des cours et à travailler et il essaie d'avoir quelques bons moments. Il a une amie, mais dit qu'au moins pour le moment, ce n'est rien de sérieux, juste quelqu'un avec qui bavarder et s'amuser.

Vous savez, les adolescents...

Mais vous avez 22 ans.

Youness rit pour la première fois et reconnaît:

C'est vrai, j'ai 22 ans. Je ferais bien de retrousser mes manches si je veux avoir un avenir.

LES MIGRATIONS

LA HAUSSE DES TEMPÉRATURES ET LES POPULATIONS EN MOUVEMENT

Dès 1990, le Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques a affirmé que les déplacements de population seraient probablement l'impact le plus sévère des changements climatiques¹. Le rapport parlait de "millions" de personnes. Aujourd'hui, la migration demeure l'un des problèmes clefs quand on débat de l'impact des changements climatiques, mais il est très difficile de faire des évaluations en raison de l'absence de données et de la complexité des problèmes qui touchent aux migrations, en particulier concernant la différenciation entre migrations volontaires et migrations forcées. L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) a souligné que l'évaluation du nombre de personnes qui se déplaceraient en raison des changements climatiques variait selon les diverses prévisions entre 25 millions et un milliard². Cette différence plutôt considérable s'explique en fonction des scénarios que le Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques choisit comme référence, ainsi que de la définition retenue de "migration". Il est néanmoins clair que nous pouvons attendre une augmentation sensible des mouvements de population en raison des changements climatiques.

Il y a principalement deux types de facteurs environnementaux susceptibles de conduire à une migration: les phénomènes instantanés avec un impact direct, comme les ouragans, les inondations ou les sécheresses, et les phénomènes à évolution lente, c'est-à-dire ceux qui surviennent progressivement, comme la hausse du niveau des mers³. Si tous les changements environnementaux ne peuvent être clairement liés aux changements climatiques, du moins ceux-ci accroîtront selon les prévisions la force et la fréquence des deux types de phénomènes susmentionnés. Comme ces deux types de causes des migrations s'opposent nettement, les réactions et par suite les conséquences sont fort différentes dans un cas et dans l'autre.

Les ouragans et les inondations sont faciles à identifier quand ils surviennent et, dans une certaine mesure, nous pouvons aussi prédire où ils surviendront probablement. Grâce à cette connaissance, il est possible de mettre en place des stratégies d'atténuation aussi bien que d'adaptation. D'un autre côté, il n'y a aucun moyen de prévoir comment les changements climatiques influenceront sur le moment ou le lieu où les catastrophes naturelles surviendront dans le nouveau siècle. Dans la pire hypothèse, l'impact pourrait être immense et de vastes groupes de population risquent d'être momentanément déplacés de leurs demeures, et peut-être incapables d'y revenir pour de longues années.

S'il est vrai que beaucoup des groupes de population qui risquent le plus d'être contraints de migrer en raison des changements climatiques vivent dans les pays en développement, les plus pauvres et les plus vulnérables ne sont pas nécessairement les plus susceptibles de migrer. La migration en tant que stratégie d'adaptation est fort coûteuse. Le plus souvent, il faut avoir accès à un certain capital et à un réseau social au lieu de destination. En outre, la migration perturbe la vie culturelle et politique. Par conséquent, la migration causée par les changements climatiques ne dépend pas seulement des changements climatiques effectifs, mais aussi de facteurs économiques, culturels, politiques et sociaux⁴.

Il en résulte que les réactions aux déplacements de population causés par les changements climatiques doivent prendre plus de facteurs en considération. Par exemple, une perspective sexospécifique est essentielle, que la migration soit temporaire ou permanente. Les femmes sont plus vulnérables que les hommes parmi les populations déplacées, car elles ont souvent un statut inférieur et peuvent s'attendre à ce que l'on s'occupe moins de leurs besoins propres.

Quand il s'agit d'aborder une nouvelle vie après une migration permanente, la condition socioéconomique des femmes migrantes peut se ressentir du fait que celles-ci finissent plus souvent dans le secteur d'emploi informel ou font partie du personnel de maison, et que leurs conditions de travail sont précaires. Les femmes migrantes voient leur santé menacée en raison de difficultés potentielles à accéder aux services sociaux en général et aux services de santé reproductive en particulier, cela en raison des barrières linguistiques et d'obstacles juridiques et/ou financiers. La sécurité pose un autre problème, car les femmes migrantes sont plus exposées à être victimes de la violence familiale et de sévices⁵.

S'il y a de redoutables obstacles, il faut aussi se souvenir que la migration sera pour certains groupes de population un moyen nécessaire de s'adapter aux changements climatiques dans le nouveau siècle. La migration en tant que stratégie d'adaptation a en fait existé tout au long de l'histoire de l'humanité. Il est donc crucial de prêter attention aux préoccupations des migrants, notamment des femmes et des jeunes, avant, pendant et après le déplacement.



Fatima

AU NIGÉRIA, UNE MILITANTE ET UNE ORGANISATRICE
QUI REMPLACE LE BOIS DE FEU PAR UN TÉLÉPHONE MOBILE

Fatima n'a jamais voulu être où elle était. Quand elle voyait ses frères et sœurs plus âgés partir pour l'école, elle pleurait parce qu'elle ne pouvait pas aller avec eux. Mais quand ils ont commencé à l'emmener à l'école, elle pleurait parce qu'elle ne voulait pas rester toute seule. Fatima a toujours eu le sentiment que les choses n'étaient pas ce qu'elles devaient être et qu'il lui fallait continuer à chercher quelque chose d'autre.

Fatima est née en 1986 à Jos, une ville d'un demi-million d'habitants située au centre du Nigéria. Son père, Abubakar, avait un poste d'administrateur dans une société minière; il était propriétaire de sa maison et de sa voiture, en mesure d'entretenir les dix enfants qu'il avait eus avec Aïcha, une femme pieuse et dévouée qui passait le peu de temps libre dont elle disposait à tricoter et filer pour aider la famille à joindre les deux bouts.

Dans son enfance, Fatima était entourée de frères et de sœurs et sa vie était presque facile. Il lui fallait marcher une heure pour aller à l'école et en revenir mais, une fois arrivée à la maison, il y avait toujours quelque chose de bon à

manger; elle faisait un somme avant d'aider aux travaux domestiques et, un jour sur deux, lavait son uniforme. Fatima et ses frères et sœurs devaient s'acquitter de leurs responsabilités avant d'aller jouer dehors.

Fatima appartient à une tribu peu nombreuse, les Egbira. Une fois par an, sa famille se rend dans "leur" ville; bien qu'aucun d'entre eux ne soit né à Toto, leurs grands-parents étaient venus de là. C'était un lieu paisible où ils entraient en contact avec leur héritage. C'est là que Fatima a appris, par exemple, à respecter les anciens: il faut non seulement s'incliner, mais s'agenouiller devant eux. Fatima le faisait, mais elle se demandait pourquoi. Fatima mettait toujours en question les raisons de toute chose. Elle se demandait, par exemple, pourquoi elle ne voyait jamais une femme conduire une voiture ou, plus tard, pourquoi tous ceux qui à la télévision et à la radio défendaient les droits des femmes étaient des hommes. À la maison, Fatima avait souvent entendu le dicton africain: "C'est celui qui porte la chaussure qui sait où elle le meurtrit le plus", mais pour quelque raison il ne semblait pas s'appliquer aux femmes.

Fatima s'intéressait en particulier à l'un de ces programmes de télévision, émis sur une chaîne locale; il s'appelait Perspectives de jeunes (*Youth Perspectives*) et avait pour animateur M. Kingsley Bangwell. Il parlait de problèmes de santé, du VIH, de l'environnement, de la participation des jeunes, de l'esprit d'entreprise. Fatima espérait qu'un jour elle irait le voir et ainsi, quand Kingsley est venu à son école et a demandé à chacun d'aider dans la communauté, elle a pensé que c'était un signe. Le lendemain, Fatima – alors âgée de 16 ans – est devenue un membre bénévole de la *Young Stars Foundation*.

C'était étourdissant. Il y avait tant de livres à lire, tant de choses intéressantes à apprendre. J'ai commencé à m'occuper de la participation des jeunes, des problèmes de gouvernance, de l'affranchissement économique, du développement durable.

C'est à la *Young Stars Foundation* que Fatima a vu pour la première fois un ordinateur. On lui a appris à quoi il servait. On lui a appris aussi

à faire des produits de beauté, du savon et des chandelles et teindre des vêtements, pour qu'elle soit capable de former des jeunes sans emploi. D'abord, elle n'avait pas beaucoup de confiance en elle-même, mais progressivement elle a fini par croire davantage en ses possibilités. Il lui faisait plaisir de sentir qu'elle faisait quelque chose d'utile: elle ne se limitait plus à observer, elle était l'un des acteurs. Jusqu'à l'arrivée d'un événement inattendu qui a changé sa vie: sa mère a eu une attaque et s'est trouvée paralysée. Quelques mois plus tard, une deuxième attaque l'a tuée.

"... je ne savais même pas que je causais du dommage à moi-même et au reste du monde, aussi bien en coupant des arbres qu'avec les émissions de CO₂."

J'ai toujours aimé être un enfant. Vous êtes si innocent, et tout a l'air si facile. Mais quand ma mère est morte, un immense sentiment de responsabilité est tombé sur mes épaules, parce que je devais automatiquement commencer à prendre soin de mes frères et sœurs; c'est à ce moment-là que j'ai su que je n'étais plus une enfant.

Elle a eu l'impression que son monde s'était écroulé et elle s'est demandé pourquoi

continuer. Elle a trouvé un réconfort dans la pensée que sa mère avait eu une belle existence et que, si son Créateur l'avait prise, il devait avoir eu ses raisons. Quand elle s'est sentie prête, elle a écrit un article sur sa mère intitulé *Never Give Up* (N'abandonnez jamais). C'est la leçon que Fatima avait tirée de la vie de sa mère et c'était la première fois qu'elle écrivait quelque chose avec l'idée de le publier; ceux qui l'ont lu l'ont aimé et ont encouragé Fatima à poursuivre. Fatima a pensé à écrire un roman qui dirait des histoires de la vie réelle de filles comme elle. Et c'est ainsi qu'elle a commencé à travailler à *The Face of Africa*, qu'elle a l'intention de terminer bientôt, puis à *The Amazon of Elkira*. Elle a aussi changé d'avis sur la profession de médecin, qu'elle avait toujours voulu exercer; elle ne serait jamais capable de voir un malade sans penser à sa mère.

Fatima a terminé ses études secondaires mais n'est pas allée à l'université parce que sa famille n'avait pas les moyens de payer les frais d'inscription. Elle a continué à faire du travail communautaire, et c'est ainsi qu'elle est entrée en contact avec des représentants du *British Council*. Quelques mois plus tard, elle a été choisie pour participer à *Global Exchange*, programme destiné à des jeunes du Nigéria et du Royaume-Uni. Grâce à ce programme, elle allait passer trois mois à Birmingham.

C'est la première fois que j'étais si loin de chez moi et j'avais le mal du pays. Tout était si différent là-bas. Pour ne citer qu'un exemple, j'étais surprise de la ponctualité en toute chose, des réunions aux horaires d'autobus.

Mais elle a trouvé la nourriture sans saveur et, surtout, elle était choquée de voir des jeunes boire et fumer dans la rue, s'habiller de manière immodeste et traiter les personnes âgées comme s'ils étaient leurs égaux. Fatima a commencé à apprécier davantage son propre pays. Il est peut-être pauvre, pensait-elle, mais il a des valeurs auxquelles il ne faut pas renoncer. Elle était très occupée; elle travaillait avec des femmes dans un asile pour les sans-abri et à des campagnes de prévention du VIH/sida. Elle a appris que même un pays riche comme l'Angleterre n'était pas un lit de roses pour tout le monde.

De retour à Jos, elle a commencé à travailler avec *Spring of Life* – une ONG centrée sur les problèmes du VIH/sida –, en s'efforçant de persuader les patients de ne pas abandonner et de leur expliquer que, s'ils prennent bien soin d'eux-mêmes, ils peuvent vivre de longues années avec leur maladie. Elle a commencé ensuite à travailler à titre bénévole pour *YARAC – Youth Adolescent Reflection and Action Center* –, une ONG qui dès le premier moment lui a permis de travailler à son propre projet,

Young Women of Vision. Elle y a travaillé – et y travaille encore – à organiser des ateliers sur différents sujets: le premier portait sur la santé reproductive et la prévention des MST.

Très peu de jeunes Musulmanes d'ici feraient ce que je fais. Ici, les femmes sont bien plus passives. C'est dans notre culture; nous sommes supposées être des ménagères et rien de plus. Mais c'est pourquoi il y a tellement de travail à faire.

Fatima avait 19 ans et elle n'envisageait pas de poursuivre des études, parce qu'elle faisait déjà ce qu'elle voulait faire et étudier lui semblait donc une perte de temps. Puis elle a compris qu'elle en avait besoin: "Il ne s'agit pas seulement de vouloir changer des vies; il s'agit aussi de savoir comment les changer", a-t-elle compris. "Et pour cela j'avais besoin d'une éducation universitaire".

Bien que sans argent, elle a posé sa candidature; quand on l'a acceptée, YARAC lui a prêté ce dont elle avait besoin. Du fait de son travail dans la communauté, elle a décidé d'étudier la psychologie. Elle est maintenant en troisième année d'études et travaille encore avec YARAC et *Action Aid* dans des campagnes de lutte contre la faim et de droit à la nourriture. Elle travaille aussi sur six ou sept autres projets et n'a pas le temps – elle n'a jamais eu le temps –



d'avoir un ami. Mais l'année dernière, quand elle a entendu parler pour la première fois des changements climatiques à une réunion des anciens de *Global Exchange*, elle a senti qu'elle devait faire quelque chose.

Ce fut une révélation. J'utilise du bois de chauffage pour cuisiner et je ne savais même pas que je causais du dommage à moi-même et au reste du monde, aussi bien en coupant des arbres qu'avec les émissions de CO₂. J'avais l'habitude de jeter des boîtes de conserve et des bouteilles n'importe où, et elles dureront plus longtemps que nous, elles nuiront aux générations futures.

Fatima cuisine encore avec du bois de feu parce qu'elle n'a pas le choix, mais bientôt elle aura une cuisinière d'un type spécial, conçue par une organisation de défense de l'environnement, qui consomme moins de combustible et produit moins d'émissions. Elle s'est aussi intéressée au problème de l'eau dans sa ville, qui la concerne directement. Il y a dix ans, sa maison et tout le quartier ont cessé d'avoir l'eau courante, ensuite son puits est devenu sec et il a fallu en construire un autre, qui ne fournit pas d'eau potable. Elle n'est pas la seule dans ce cas; en raison du manque d'infrastructure, la plupart des Africains ont toujours eu beaucoup de mal à obtenir de l'eau; ce problème s'est aggravé

ces dernières années avec l'abattage aveugle des arbres et les sécheresses liées aux changements climatiques.

Fatima a commencé à beaucoup réfléchir au problème et a entendu parler d'un programme appelé *WaterAid*, qui offrait 1 000 dollars É.-U. aux jeunes disposés à utiliser des technologies nouvelles pour exécuter un projet relatif à l'eau et l'assainissement. Mais, à 22 ans, Fatima avait passé l'âge de poser sa candidature de sorte que sa sœur Amina, âgée de 17 ans, s'est associée à elle et elles ont présenté une idée: elles réuniraient un groupe de jeunes appartenant à diverses communautés pour filmer grâce à leurs téléphones mobiles – au Nigéria, où les lignes fixes n'ont jamais fonctionné, presque tous les citadins possèdent un téléphone mobile – les problèmes causés par le manque ou la mauvaise utilisation de l'eau et du système d'assainissement. Elles en tireraient un documentaire de 15 minutes à montrer et discuter dans les écoles, puis réuniraient des groupes pour travailler sur la question et exiger des mesures du gouvernement local. La proposition a été acceptée et elles commenceront bientôt à travailler.

Pourquoi l'eau?

Parce que je n'ai pas eu d'eau courante depuis dix ans, parce que tout le monde s'en plaint, parce que le manque d'eau est désastreux sur

tous les plans: les familles ne peuvent cuire une nourriture saine, mener une vie saine, ou entretenir des jardins potagers et des animaux d'élevage. Et les femmes ont à marcher et marcher encore pour trouver de l'eau. Si une fille n'a pas d'eau, elle ne peut pas laver son uniforme ni par suite aller à l'école, parce que tout le monde se moque de vous si votre uniforme est sale. Nous avons besoin d'eau tout le temps. C'est si important et, quelquefois, si négligé.

Pourquoi sentez-vous le besoin de faire ces choses tout le temps?

D'abord, c'était par curiosité: je voulais savoir. Maintenant, c'est plutôt pour la satisfaction de faire quelque chose qui soit utile à tous. Et il est stimulant de rencontrer tant de gens, sans oublier bien sûr que cela nourrit mon curriculum vitae, dit Fatima en riant.

La chose la plus importante, dit-elle, c'est que l'on ne sait jamais quelle vie sera changée par les petites choses que l'on accomplit. C'est ce qui la fait persévérer, et elle parle toujours de nouveaux projets; elle ne peut s'arrêter d'en concevoir et d'imaginer l'avenir.

Comment vous voyez-vous vous-même dans vingt ans?

Je serai une psychologue, une épouse, une très bonne mère, un écrivain j'espère, un agent de développement à coup sûr. Je serai même peut-être une chef d'entreprise produisant des produits de beauté... Je devrais être capable de faire beaucoup plus que je ne fais maintenant. Je sais qu'à présent je fais tout ce que je peux pour changer des vies, et j'imagine que dans vingt ans je ferai la même chose mais à plus grande échelle. Je déteste voir des gens souffrir d'un manque quelconque: manque de nourriture, de soins de santé, d'éducation, d'eau. Ils devraient avoir tout cela.

Et elle raconte l'histoire d'une femme d'une ville voisine qui ne pouvait conduire son enfant chez le médecin, parce que la sécheresse avait ruiné les récoltes et qu'elle n'avait pas les 20 cents É.-U nécessaires pour payer le cyclotaxi. Quand elle a réussi à rassembler l'argent et à conduire l'enfant chez le médecin, il était moribond; la mère est revenue en portant son corps dans ses bras.

Cela arrive en 2009, dans nos villes. Pourquoi un enfant doit-il mourir faute d'avoir accès aux soins de santé, à la nourriture et à l'eau salubre? Qu'allons-nous faire? Que faisons-nous maintenant?

LA PAUVRETÉ

LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES ET LES OBJECTIFS DU MILLÉNAIRE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Les changements climatiques exerceront leur impact le plus sévère sur les pauvres. Tandis que cet impact sera variable selon les lieux, les pauvres seront plus vulnérables dans les endroits frappés, car ce sont eux qui ont le moins accès au capital économique et social, par exemple l'éducation, l'épargne privée et la mobilité, toutes nécessaires pour s'adapter à l'impact et aux changements prévus.

Les effets sur la vie des pauvres et le niveau de résistance aux changements prévus varieront naturellement dans une large mesure – il y aura autant de vies altérées qu'il y a de personnes vivant dans la pauvreté partout où les changements climatiques feront sentir leur impact. Dans les villes, les pauvres seront plus vulnérables aux problèmes de santé causés par des vagues de chaleur plus fortes et une moindre qualité de l'air dans les villes, ainsi qu'aux maladies transmissibles comme le paludisme, le dengue et le choléra, ou aux infections transmises par les rongeurs à la suite d'inondations ou de sécheresses¹. Dans les zones rurales, l'agriculture et la pêche à petite échelle sont menacées par les changements prévus dans le régime des précipitations, les saisons sèches et humides et les températures. Les travailleurs pauvres des zones urbaines, généralement employés dans le secteur informel, seront vulnérables à des températures plus élevées et aux vagues de chaleur, car ils passent souvent de longues heures dans des locaux mal ventilés. Les pauvres déplacés par l'impact des changements climatiques, qui s'installent souvent dans des zones urbaines, pourraient avoir de la difficulté à trouver du travail.

La plupart des pays en développement sont moins à même d'affecter le capital et les ressources humaines nécessaires pour réagir aux changements climatiques, en comparaison des pays développés. Les pays les plus vulnérables sont situés dans les zones tropicales

et subtropicales, ce qui veut dire que l'impact le plus sévère prévu frappera en partie les pays les moins préparés à le subir². Néanmoins, les sociétés et communautés beaucoup mieux préparées sont également vulnérables³.

Parmi les pauvres, il est prévu que les femmes affronteront de plus lourdes conséquences que les hommes, parce que leur condition socioéconomique est plus modeste et qu'elles sont davantage tributaires des ressources naturelles pour leurs moyens d'existence. Cela s'applique en particulier aux ménages dirigés par une femme disposant de peu d'avoirs⁴. Les femmes représentent les deux tiers des pauvres dans le monde et environ 70 à 80 % de la main-d'œuvre agricole. En outre, comme les femmes mènent une vie plus retirée que les hommes, elles sont moins préparées à faire face aux catastrophes soudaines, de sorte qu'en de nombreux cas les femmes représentent une proportion écrasante des morts et des blessés⁵. C'est pourquoi les stratégies d'adaptation et d'atténuation doivent porter une attention spéciale aux femmes et aux filles et à leur autonomisation, ce qui dépend en partie de leur accès à la santé reproductive.

Comme la population mondiale comprend une nombreuse génération de moins de 25 ans, les jeunes doivent non seulement être prêts à affronter les impacts de demain, mais aussi s'impliquer aujourd'hui dans la préparation individuelle et celle de leurs communautés à ces impacts. Les jeunes pauvres ont souvent un accès insuffisant à l'éducation, aux vivres, à la santé, y compris la santé reproductive, et à des réseaux sociaux stables comme la famille immédiate, ce qui les rend plus vulnérables. La jeune génération actuelle est aussi plus urbanisée que jamais et, dans bien des villes, les jeunes représentent une part extrêmement élevée des habitants de taudis⁶. Avec les

efforts voulus, les jeunes citadins ont le potentiel de jouer un rôle majeur dans l'atténuation et l'adaptation aux changements climatiques, car les villes offrent des possibilités tant d'obtenir des moyens d'existence que d'avoir un mode de vie respectueux de l'environnement. Mais cela exige que l'on porte une attention spéciale aux besoins des jeunes citadins.

Tant que la communauté mondiale ne réussira pas à soutenir le rythme nécessaire à l'exécution des plans de développement convenus, comme les objectifs du Millénaire pour le développement (OMD), les impacts des changements climatiques sur les pays en développement et sur les pauvres risquent d'être plus sévères qu'ils ne devraient l'être, car la pauvreté aggrave la vulnérabilité des individus et des pays aux changements climatiques⁷. En outre, si nous ne réussissons pas à atténuer les effets des changements climatiques et à nous y adapter, la pauvreté risque d'augmenter dans les pays déjà pauvres, ce qui à long terme, entre autres effets, accentuera le recul des services sociaux, notamment des services de santé de base, dont la santé reproductive, et fera perdre les progrès réalisés vers l'accès universel à la santé sexuelle et reproductive, deuxième cible à atteindre au titre de l'OMD 5 (Santé maternelle). Actuellement, le risque existe en fait que certaines des avancées réalisées vers l'obtention des OMD ne s'amenuisent en raison des changements climatiques⁸.

À la frontière: Les jeunes et les changements climatiques

Les sept récits contenus dans ce rapport sont tous des illustrations très véridiques de ce qui arrivera vraisemblablement à des millions de jeunes au cours des prochaines décennies, si l'impact des changements climatiques n'est pas freiné et si l'on ne tente pas de remédier à leurs causes premières. Les effets seront très probablement pires pour les jeunes qui vivent dans la pauvreté, et c'est le degré d'attention que nous portons aux besoins des jeunes à la frontière des changements climatiques qui déterminera le cours de leur vie.

Les récits détaillés de Marjorie, Mariama, Messias, Kilom, Mandisa, Youness et Fatima sont des exemples de la manière dont les pensées, les rêves et les actions des jeunes sont affectés par les changements climatiques. En fait, partout dans le monde, les jeunes sont impliqués dans les changements climatiques, depuis les forêts profondes de l'Amazonie, les régions arides du Niger, les atolls et îles du Pacifique jusqu'aux débats de haut niveau dans les mois précédant la Conférence des Nations Unies sur les changements climatiques, qui se

tiendra à Copenhague en décembre 2009. À l'heure où les jeunes assument la responsabilité d'affronter les défis posés par les changements climatiques, il est fort nécessaire de les soutenir, en renforçant leur position dans la lutte pour préserver la richesse et la diversité de la planète Terre pour eux-mêmes et les générations à venir.

Comme les plus vulnérables aux changements climatiques vivent dans les pays en

développement, il faut se placer avant tout dans les perspectives imposées par la pauvreté quand on vise à doter les jeunes des outils nécessaires pour atténuer les effets des changements climatiques et s'y adapter. Ainsi, la réduction de la pauvreté et l'amélioration de la santé des jeunes réduiront la vulnérabilité des jeunes aux changements climatiques. L'éducation, les possibilités d'emploi, l'accès aux services de santé,

“Les jeunes doivent être en mesure de tirer parti du progrès qui a été accompli vers des modes de vie moins nuisibles au climat, grâce à une technologie sans cesse plus avancée.”

y compris la santé reproductive, sont autant de conditions préalables à remplir si l'on veut que la génération actuelle de jeunes soit prête pour l'avenir. Ceci est particulièrement important pour les jeunes citoyens, car une partie croissante de la population mondiale est concentrée dans les zones urbaines.

Si réduire la pauvreté est le point essentiel, la croissance et la création de ressources abondantes doivent se concrétiser selon des voies nouvelles. Le développement ne peut se faire au prix d'émissions sans cesse croissantes de gaz à effet de serre, et les pays développés ne peuvent continuer à produire le même volume d'émissions qu'aujourd'hui. Si nous continuons à entraîner des changements climatiques par des schémas de production et de consommation qui créent un volume égal ou supérieur d'émissions, nous risquons de franchir le point de basculement des capacités d'atténuation de la nature aussi bien que des humains. Heureusement, d'autres manières de vivre existent et, là où elles existent, donnent de bons résultats. Les jeunes doivent être en mesure de tirer parti du progrès

qui a été accompli vers des modes de vie moins nuisibles au climat, grâce à une technologie sans cesse plus avancée.

Les gouvernements, les décideurs, les chercheurs, les donateurs et les organisations internationales doivent reconnaître qu'il faut donner aux jeunes un rôle crucial dans l'adaptation aux changements climatiques et leur atténuation. Les gouvernements et les décideurs doivent promouvoir la participation des jeunes aux débats portant sur l'adaptation et l'atténuation, à tous les niveaux, car les jeunes appliqueront les décisions prises aujourd'hui et vivront avec leurs conséquences. Les chercheurs doivent obtenir davantage de données et conduire des analyses plus poussées sur la manière dont les jeunes sont affectés et sur les meilleures réactions possibles, car la plupart des scénarios d'impact ne comportent pas d'analyses spécifiques concernant les jeunes.

Les donateurs doivent reconnaître qu'une génération de jeunes plus nombreuse que jamais vit aujourd'hui dans le monde et prendre des mesures pour exploiter leur potentiel en tant

qu'agents de changement. Les organisations internationales doivent se faire les avocates résolues de l'autonomisation des jeunes à tous les niveaux de la définition et de l'application de politiques et programmes relatifs aux changements climatiques. Les jeunes doivent constituer des réseaux et s'organiser afin d'affronter le défi des changements climatiques. Si toutes les parties qui tiennent une place majeure dans le développement aident les jeunes de la manière proposée, les jeunes eux-mêmes seront mieux préparés à jouer leur rôle et à intervenir dans la réaction aux changements climatiques, aujourd'hui et demain. Nous devons renforcer la détermination des jeunes à assumer la tâche exigeante qu'impliquent les changements climatiques. Si nous adultes ne le faisons pas, nous en encourageons tous le péril.

Notes

INTRODUCTION

- 1 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2007: Changements climatiques 2007: Rapport de synthèse
- 2 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2007: Changements climatiques 2007: Rapport de synthèse
- 3 Forum humanitaire mondial, 2009: Rapport sur l'impact humain: Changements climatiques - L'anatomie d'une crise silencieuse
- 4 Fonds des Nations Unies pour la population, 2007: État de la population mondiale 2007. Libérer le potentiel de la croissance urbaine
- 5 Programme des Nations Unies pour les établissements humains, 2009: Cities and Climate Change Initiative. Launch and Conference Report
- 6 R. Fernandez- Castilla, L. Laski & S. Schellekens, 2008: Young People in an Urban World, dans G. Martine, G. McGranahan, M. Montgomery & R. Fernandez- Castilla (éd.), The New Global Frontier. Urbanization, Poverty and Environment in the 21st Century
- 7 R. Fernandez- Castilla, L. Laski & S. Schellekens, 2008: Young People in an Urban World, dans G. Martine, G. McGranahan, M. Montgomery & R. Fernandez- Castilla (éd.), The New Global Frontier. Urbanization, Poverty and Environment in the 21st Century

MARJORIE

- 1 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2009: État des pêcheries et de l'aquaculture mondiales 2008
- 2 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève
- 3 A. Dobson, I. Cattadori, R. D. Holt, R. S. Ostfeld, F. Keesing, et al, 2006: Sacred Cows and Sympathetic Squirrels: The Importance of Biological Diversity to Human Health. PLoS Med 3(6): e231. doi:10.1371/journal.pmed.0030231
- 4 P. Hotez, A. Fenwick, L. Savioli, D. Molyneux, 2009: Rescuing the bottom billion through control of neglected tropical diseases. The Lancet, Volume 373, Issue 9674, Pages 1570-1575
- 5 Organisation internationale du Travail, 2009: Give Girls a Chance. Tackling Child Labour, a Key to the Future
- 6 Fonds des Nations Unies pour la population, 2007: Giving Girls Today & Tomorrow. Breaking the Cycle of Adolescent Pregnancy

MARIAMA

- 1 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2007: Changements climatiques 2007: Rapport de synthèse
- 2 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2003: Gender and Dryland Management
- 3 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2003: Gender and Dryland Management
- 4 Fonds international de développement agricole, 2008: Désertification
- 5 Fonds international de développement agricole, 2008: Désertification
- 6 Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification, 2008: Fiche de données 3. Les conséquences de la désertification
- 7 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2003: Gender and Dryland Management
- 8 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève

MESSIAS

- 1 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2009: État des forêts du monde 2009
- 2 Conseil économique et social, 2009: Reversing the loss of forest cover, preventing forest degradation in all types of forests and combating desertification, including in low forest cover countries
- 3 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2009: État des forêts du monde 2009
- 4 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2002: Les changements climatiques et la biodiversité, Document technique V de l'IPCC
- 5 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2002: Les changements climatiques et la biodiversité, Document technique V de l'IPCC
- 6 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2002: Les changements climatiques et la biodiversité, Document technique V de l'IPCC
- 7 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2007: Les changements climatiques 2007: Rapport de synthèse, Résumé pour les décideurs

- 8 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2009: État des forêts du monde 2009
- 9 Forum des Nations Unies sur les forêts (2009): Document de travail fourni par des enfants et un important groupe de jeunes

KILOM

- 1 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève, 210 pages
- 2 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève, 210 pages
- 3 X. Francis, S. J. Hezel, 2009: High Water in the Low Atolls, Micronesia Counselor - Issue 76. The Micronesia Seminar, Pohnpei
- 4 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève, 210 pages
- 5 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève, 210 pages

MANDISA

- 1 Forum humanitaire mondial, 2009: Rapport sur l'impact humain: Changements climatiques - L'anatomie d'une crise silencieuse
- 2 B. C. Bates, Z.W. Kundzewicz, S. Wu et J.P. Palutikof, Ed., 2008: Climate Change and Water. Document technique du Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, Secrétariat de l'IPCC, Genève, 210 pages
- 3 Floods - Technical Hazard Sheet - Natural Disasters Profile, <http://www.who.int/hac/techguidance/ems/floods/en/index.html>, consulté le 27 juin 2009
- 4 Tropical Cyclones - Technical Hazard Sheet - Natural Disasters Profile, http://www.who.int/hac/techguidance/ems/tropical_cyclones/en/index.html, consulté le 27 juin 2009
- 5 D. Ramchandran et R. Gardner, 2005: Coping with Crises: How Providers Can Meet Reproductive Health Need in Crisis Situations. Population Reports, Series J, No. 53. Baltimore, Johns Hopkins Bloomberg School of Public Health, The INFO Project

- 6 Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, 2006: Gender: The Missing Component of the Response to Climate Change

YOUNESS

- 1 E. Pigué, 2008: Changement climatique et migration forcée. Document de recherche No. 153. Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, Genève
- 2 Organisation internationale pour les migrations, 2009: Policy Brief. Migration, Climate Change and the Environment
- 3 E. Pigué, 2008: Changement climatique et migration forcée. Document de recherche No. 153. Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, Genève.
- 4 D. Kniveton, K. Schmidt-Verkerk, C. Smith et R. Black, 2008: Climate Change and Migration: Improving Methodologies to Estimate Flows. Organisation internationale pour les migrations, Genève
- 5 Fonds des Nations Unies pour la population, 2006: État de la population mondiale. Vers l'espoir: les femmes et la migration internationale

FATIMA

- 1 Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques, 2007: Les changements climatiques: Impacts, vulnérabilités et adaptation dans les pays en développement
- 2 Banque mondiale, PNUD et al., 2003: Poverty and Climate Change. Reducing the Vulnerability of the Poor through Adaptation
- 3 Groupe d'experts intergouvernemental sur les changements climatiques, 2007: Les changements climatiques 2007: Rapport de synthèse
- 4 Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques, 2007: Les changements climatiques: Impacts, vulnérabilités et adaptation dans les pays en développement
- 5 Forum humanitaire mondial, 2009: Rapport sur l'impact humain: Changements climatiques - L'anatomie d'une crise silencieuse
- 6 Fonds des Nations Unies pour la population, 2007: État de la population mondiale 2007: Supplément Jeunesse: Grandir en milieu urbain
- 7 Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques, 2007: Les changements climatiques: Impacts, vulnérabilités et adaptation dans les pays en développement
- 8 Programme des Nations Unies pour le développement, 2008: Rapport sur les objectifs du Millénaire pour le développement 2008

L'UNFPA, Fonds des Nations Unies pour le développement, est une organisation internationale au service du développement qui promeut le droit de chaque femme, homme et enfant à vivre en bonne santé et à jouir de chances égales. L'UNFPA vient en aide aux pays qui utilisent les données relatives à la population afin de concevoir des politiques et des programmes visant à réduire la pauvreté et à faire en sorte que chaque grossesse soit désirée, chaque accouchement sans danger, chaque jeune non contaminé par le VIH/sida, chaque fille et femme traitée avec dignité et respect.

L'UNFPA - parce que tout le monde compte.



Fonds des Nations Unies pour la population
220 East 42nd Street
New York, NY 10017
Etats Unis d'Amérique
www.unfpa.org

USD \$15.00
ISBN 978-0-89714-965-5
Numéro de vente. F.09.III.H.2
F/6 500/2009

Imprimé sur papier recyclé.

